

C O D E
D E L' A M O U R,
O U

D E C I S I O N S
D E C I T H E R E;
E T R E N N E S
D U M O I S D E M A I,
A L' U S A G E
D E S A M A N S D E S Œ U V R E ' S.

Par une Société de vieux Amoureux.

S E C O N D E P A R T I E.



A C I T H E R E;

De l'Imprimerie de TIRCIS GALANI,
à l'Enseigne du Mai.

TABLE

Des Titres de la II. Partie.

T ROISIEME DIGRESSION. <i>Le Temple de l'Amour. Songe à Iphise,</i>	page 1
QUATRIEME DIGRESSION. <i>Autre Temple de l'Amour. Songe,</i>	26
Treizième Question. <i>S'il est possible de se consoler plus facilement de l'infidélité d'une Maîtresse que de sa mort,</i>	39
Quatorzième Question. <i>Si le plaisir d'aimer doit avoir la préférence sur tous les autres,</i>	73
Quinzième Question. <i>Quel est l'Amant qui aime davantage, ou celui qui dit : Je vous aime cent fois plus que je ne voudrois ; ou celui qui dit : Je voudrois vous aimer cent fois plus que je ne vous aime ?</i>	83
Seizième Question,	85
Dix-septième Question. <i>L'Amour peut-</i>	

<i>il naître de l'estime? & dans ce cas seroit-il le plus durable?</i>	89
Dix-huitième Question,	111
CINQUIEME DIGRESSION. <i>Le Triomphe de Belise,</i>	114
SIXIEME DIGRESSION,	153
Dix-neuvième Question,	160
Vingtième Question,	161
Vingt-unième Question,	162
Questions d'Amours avec leurs ré- ponses,	163
<i>Edit de l'Amour,</i>	173



LE CODE



LE CODE
DE L'AMOUR,
OU
LES DECISIONS
DE CITHERE.

TROISIEME DIGRESSION.

LE TEMPLE DE L'AMOUR.

SONGE A IPHISE.

LES Dieux, belle & vertueuse
Iphise, qui ne se plaisent à montrer
leur puissance que par les effets de
leur bonté, ne nous ont jamais im-
posé d'obligation, sans adoucir la

Part. II.

A

2 *Le Code de l'Amour,*
nécessité par un plaisir intérieur qu'ils y
ont attaché. Quelquefois même il est
si délicat, ce plaisir, que nous dési-
rons d'en perpétuer la jouissance, en
éternisant le devoir. Le sommeil est
une preuve journalière de cette bonté
des Dieux. Notre corps, après un court
espace de temps, est contraint de
subir une inaction totale, d'exister
dans une suspension absolue de l'usage
de ses sens; & chaque jour il est
obligé de faire cette preuve de sa
foiblesse. Mais, si la puissance céleste
nous impose cette loi, la bonté divine
dédommage notre amour-propre par
un plaisir, qui nous met souvent de
pair avec les Dieux; & tandis que
nos corps sont absorbés dans une
léthargie momentanée, notre ame

ou les Décisions de Cithère. 3
conserve toute sa vivacité. On diroit
même qu'elle l'augmente, & que libre
des liens de la matière, elle soit plus
active, & trouve plus facilement les
moyens de se satisfaire. Cependant,
toujours conforme à elle-même, elle
a les mêmes inclinations, elle agit
sur les mêmes principes: selon que
de son naturel elle est vive ou non-
chalante, ses rêves sont agités ou
tranquilles; & suivant les dispositions
de tristesse ou de plaisir où elle se
rencontre, ses songes sont enfans de
la joie, ou naissent du chagrin. Rai-
sonnant toujours d'après elle-même,
elle prend toujours la même route
pour aller au bonheur; & si ses dé-
marches ne sont que des fictions, ces
mêmes fictions font partie de sa félicité,

peut-être même la partie la plus réelle. Le plus malheureux jouit, au comble de la misère, de la douceur d'un repos qui fait plus d'un envieux; & celui qui se croit au faite du bonheur, est souvent contraint d'avouer à son réveil, que dans le sein même de l'inexistence, il a trouvé plus de réalité. L'homme d'affaires, le Guerrier, le Philosophe, ne rêvent que procès, que lauriers, que systèmes. L'un compte sur le gain de sa cause; l'autre se félicite d'un avantage remporté; le dernier est tout glorieux d'une idée bien établie. Le premier invoque le monstre de la chicane; celui-là appelle à son secours le Dieu des victoires; celui-ci la Déesse des Sciences. A leur réveil le procès est

encore indécis, les lauriers sont évanouis, le système est anéanti.

L'Amant, le véritable Amant, occupé de sa tendresse, guidé par l'amour, & conduit par le sentiment, ne rêve qu'au moyen de plaire, ne songe qu'à faire agréer sa flamme. Son ame est toute entière à l'objet dont il est épris: il y pense sans cesse: les plus longs jours lui paroissent trop courts, parce qu'ils s'échappent en un moment: il lui consacre aussi les instans du repos. Toujours inquiet, agité, s'il goûte quelque tranquillité, c'est dans l'espérance d'obtenir son suffrage.

Marquerois-je le portrait d'un vé-

ritable Amant ? Ah ! charmante Iphise, je n'ai qu'à vous peindre la situation de mon cœur, la vivacité de ma tendresse, la sincérité de mes sentimens, l'ardeur..... Mais pourrois-je y réussir ? Mon cœur est tout entier à vous ; & mon esprit qui me refuse son pinceau, s'en tient au même office que le cœur. J'essayerai cependant de vous en donner une esquisse sous l'image d'un songe, dont j'ai l'idée encore toute récente. Lorsque quelque chose intéresse nos sentimens, l'esprit & le cœur font d'intelligence pour aider la mémoire.

Il n'y a pas long-temps qu'occupé de vous, adorable Iphise, (& je ne suis jamais occupé d'autre objet) je

me rappellois ces momens heureux, où jouissant du plaisir de vous voir, j'osai vous faire l'aveu de ma flamme ; Alors je pris la liberté de vous dire mon amour, & de vous présenter quelques-unes de ces fleurs, dont les belles se parent, mais dont le fort est bien différent auprès de vous, puisque vous les effacez par vos attraits. Je pensois que votre fête arrive en peu de jours, & ce souvenir me faisoit passer tour à tour de la joie au chagrin, de la tristesse au plaisir. Je cédois tantôt à la douleur d'être éloigné de vous, tantôt au plaisir d'avoir un sujet de vous réitérer la sincérité de mes sentimens. Mais comment vous tracer le portrait de mon cœur ? Que vous présenter qui fût

digne de vous ? Je m'abandonnois à ces réflexions ; & mon embarras augmentoit , lorsqu'un doux sommeil s'emparant de mes sens , je goûtai toutes ses faveurs.

Je me crus transporté dans une agréable campagne , où tout ce qui s'offrit à ma vue , me parut l'ouvrage du concert mutuel de l'art & de la nature. L'art se modelant sur la nature , en avoit pris le goût , & s'étoit défait de cet air guindé qui le caractérise : ils s'aïdoient avec plaisir , ou plutôt ils étoient confondus. Des allées , séjour de la fraîcheur , présentoient un lointain charmant , que l'œil ne quittoit qu'à regret , pour admirer un tapis de verdure , où Flore avoit

pris plaisir de rassembler toutes les fleurs qui naissent sur ses pas. Non loin de là , une cascade , dont la chute naturelle récréoit la vue , rendoit à l'oreille un agréable murmure , qui remplissoit l'ame d'une douce inquiétude ; & l'esprit se laissoit aller à une rêverie imperceptible , que la beauté d'un vallon admirable ne faisoit qu'augmenter. Ah ! charmante Iphise , disois-je en moi-même , vous seule êtes digne d'habiter ce séjour ; il n'est fait que pour vous. Les oiseaux par leurs ramages sembloient célébrer leur bonheur , & remercier les Dieux de leurs bienfaits. Plus je découvrois de beautés , plus je souhaitois d'en rencontrer de nouvelles. Un coreau agréablement situé , où le soleil se

plaisoit vers la fin du jour à répartir ses rayons, m'invitoit par une pente douce & aisée à franchir sa hauteur, pour chercher un autre plaisir. Ma curiosité fut bientôt satisfaite; & je me trouvai avec surprise dans une vaste forêt, qui paroissoit consacrée à la retraite & au silence, & dont les arbres l'auroient disputé pour l'ancienneté, aux fameux chênes de Dodone. Les Zéphirs par une haleine modérée n'agitoient qu'à peine les feuillages, & rendoient un son harmonieux, qui occupoit avec délicie tous mes sens. Que n'étois-je auprès de vous, belle Iphise, dans ce lieu charmant! Chaque instant que j'y passai, fut autant de desirs de vous y voir. Je marchois à pas incertains,

lorsque je me vis arrêté tout-à-coup par un édifice immense, dont l'architecture noble & sans ornemens fixa mes regards autant qu'elle les surprit. Elle ne paroissoit point l'ouvrage de ces mortels ambitieux, qui, sous prétexte de rendre hommage à la Divinité, élevent des monumens à leur orgueil; au contraire elle me parut sortir de la main de ces premiers hommes, qui ne consultant que leurs sentimens, consacroient aux Dieux, pour tribut de leur obéissance, des Temples aussi simples que leur cœur; car cet édifice ne me sembloit pas fait pour la demeure d'un mortel. Une secrète crainte, un respect intérieur, me saisirent à l'approche de ce lieu. L'odeur des parfums ne se faisoit remarquer qu'impercepti-

blement. Ce n'étoit point cet encens qui fume sur les autels de Vénus, & qui paroît plutôt un poison qu'on offre à la Déesse, qu'un hommage qu'on lui rend; mais l'odorat étoit si agréablement flatté, que tous mes sens y participoient. Je n'osois avancer; la crainte me retenoit; le respect m'arrêtoit; la timidité m'environnoit, & je tremblois de profaner l'entrée de ce Temple. Tout ce qui pouvoit marquer la puissance de la Divinité, je l'entrevois; je ne voyois rien qui m'annonçât sa bonté. Etonné & toujours indécis, à l'instant j'apperçus une Déesse dont l'air noble & majestueux, le visage doux & affable, m'annoncerent cette Divinité, qui auroit remporté sur tout l'Olympe le

prix

prix de la pomme, s'il eût été destiné à la plus vertueuse. Elle ne répandoit point autour d'elle, comme Vénus, un parfum séducteur; mais elle inspiroit dans les cœurs l'amour de la vertu. Jeune Etranger, me dit-elle, je connois votre embarras. Les mortels s'étonnent aisément de ce qu'ils ne voient pas d'ordinaire, & s'accoutument trop facilement à ce qu'ils voient tous les jours. Suivez-moi, je vais vous délivrer de l'incertitude où vous êtes. J'obéis à la Déesse, qui me conduisoit vers le Temple. Vous serez surpris, dit-elle, d'être introduit par la Sagesse dans le Temple de l'Amour; mais votre cœur est exempt de préjugés. Dissipez les illusions de votre esprit, & vous verrez

que tout ce que les Poètes ont écrit de l'Amour, n'est que pure fiction : le goût pour le merveilleux, l'ignorance & la vanité ont été leurs guides. S'ils eussent été conduits par le sentiment, ils auroient connu l'Amour : car pour le connoître, il faut le sentir. Ils auroient appris que l'amour n'est point cette passion turbulente & impérieuse, qui mere de toutes les autres passions, subjugue & tyrannise le cœur ; qui maîtresse de tous les sens, absorbe la raison, & en usurpe les droits ; que les desirs déréglés conduisent toujours, & que n'abandonnent jamais les remors ni le repentir. Au contraire ils auroient connu que l'amour est cette inclination du cœur, qui attache à un objet préféablement à un autre, par

la connoissance de sa beauté ; de son esprit, de ses vertus. On aime par un sentiment décidé ; on cherche tous les moyens de plaire ; sur-tout on pratique la vertu, parce qu'on se persuade qu'on ne sçauroit plaire qu'en imitant l'objet aimé ; en un mot, l'amour ne va jamais sans l'estime : car comment pourroit-on aimer ce qu'on n'estimerait point ?

Nous parvinmes enfin au Sanctuaire de l'Amour ; & tout ce que je vis, me confirma le discours de Minerve. Ce Temple, continua-t-elle, est tout de marbre blanc, pour caractériser la pureté des cœurs qui l'ont élevé ; le Dieu même est assis sur un trône semblable, pour marquer cette aima-

ble simplicité d'où naissent les véritables plaisirs , parce qu'ils ne sont jamais suivis d'aucuns remors. Il paroît tout occupé du bonheur de ses sujets ; son air est majestueux , quoiqu'enfantin ; son visage assuré annonce son expérience ; & on se sent entraîné vers lui par un charme secret , qu'on ne sçauroit définir. Il fait des heureux. Ses sujets sont les miens. Autour de l'Autel , & dans l'enceinte du Temple , sont dispersés les différens Génies , qui le suivent par-tout. Ici vous voyez l'Estime qui guide le cœur vers l'objet aimé , qui l'attache , qui le fixe. A son air pénétrant , mais réservé ; à son abord prévenant , mais circonspect , elle est aisée à reconnoître. Ses yeux vifs &

perçans examinent avec soin : elle ne se contente pas à la première vuë , elle sonde scrupuleusement : elle est la confidente de l'Amour , & toujours sa compagne.

Ce Génie qui la suit d'un air décent & soumis , c'est le Respect. Bien différent de cette déférence générale que les hommes ont pour tout ce qui paroît mériter leurs égards , c'est une attention réfléchie sur l'objet aimé , produite par la connoissance que l'on en a , & qui est toujours accompagnée de la Complaisance au visage riant , à l'air actif & empressé , qui s'occupe des moindres objets , du plus petit rien qui intéresse l'objet de sa tendresse , dont elle cherche à

prévenir les desirs : elle se félicite de les deviner ; & pour récompense de ses soins , elle ne demande que la grace d'être un peu remarquée.

A leurs côtés est la Sincérité , cette fille du ciel , simple & sans détours , si rare chez les hommes , & qu'ils se vantent tous de connoître. Elle est essentielle à l'amour : car où est la Vertu , la Sincérité se trouve ; & elle est toujours suivie de la Confiance , dont la démarche assurée & le visage serein annoncent les sentimens. On a de l'estime pour le caractère , du respect pour les vertus , de la complaisance pour les volontés de la Beauté que l'on aime ; & on ajoute à tout ce qu'elle dit , une confiance entière ,

non pas celle qui naît de la sécurité ou de la paresse , qui a toujours un bandeau sur les yeux ; mais celle , qui est éclairée , qui vient de la sincérité , & qui a pour appui les vertus & le mérite de l'objet aimé.

Vous voyez ici le Sentiment humble & sans parure , qui sans cesse s'occupe de la Beauté à laquelle il est attaché. Timide & craintif , il tremble de lui déplaire ; il n'ose pas même faire éclater son amour : & il conserveroit plutôt toute sa passion dans le fond de son cœur , s'il croyoit que l'aveu pût lui en attirer le courroux. Lorsqu'il se hazarde à déclarer sa flamme , son cœur palpite , sa bouche hésite , la parole lui manque , & il

n'exprime son ardeur que par des soupirs, & par un silence mille fois plus éloquent que tout ce qu'il auroit pu dire. Il n'est jamais sans la Fidélité & la Constance. Celle-là est vouée à l'objet aimé; rien ne sçauroit la faire changer: elle a donné son cœur; il est trop bien placé: toute sa vie est consacrée à prouver son attachement. Celle-ci, dans l'éloignement même de l'objet aimé, en conserve toujours précieusement l'idée; aucun obstacle ne sçauroit la détourner de lui être attachée pour jamais: & l'une & l'autre sont également l'éloge des sentimens de l'Amant, & des vertus de sa Maîtresse.

L'Espérance les soutient: elle a tou-

jours un visage riant & satisfait; elle se flatte d'obtenir les faveurs auxquelles elle aspire; elle fait tous ses efforts pour les mériter; elle ose s'en promettre le succès. Mais elle est suivie de la Modestie, cette vertu qui est le vernis de toutes les autres, & sans laquelle les autres ne sont rien. Elle ne s'en fait point accroire: bien loin d'espérer, elle craint toujours. C'est elle qui produit cette inquiétude, qui prend sa source dans un cœur timide & bien pénétré; cette méfiance de soi-même, cette crainte de n'être pas aimé, parce qu'on ne se croit pas digne de l'être.

Vous voyez les Plaisirs former avec les Desirs des danses ingénues. Les

uns remplissent l'ame d'une douce satisfaction : les autres, enfans de l'Espérance, font quelquefois oublier le bonheur présent par l'idée d'un plus grand.

Tel est le Temple de l'Amour, tels sont les adorateurs. Leur félicité est assurée ; car le Dieu qui les protège, veille sans cesse sur eux. Rendez-lui vos hommages : il a formé votre cœur, c'est son ouvrage.

Adorable Iphise, jugez de ma joie par la vivacité de ma tendresse. Je voulois témoigner à la Déesse toute ma reconnoissance. Et que de choses n'avois-je pas encore à lui demander ! Mais un réveil subit me fit connoître

trop tôt que ce n'étoit qu'un songe ; comme si les Dieux eussent voulu me punir des lumières que je venois de recevoir.

Cependant leur bonté m'est connue. Elle nous a accordé deux soutiens dans nos maux, l'espérance & le sommeil. L'un met quelque intervalle à nos malheurs, l'autre les absorbe entièrement par l'idée de leur fin. Ils m'ont donné le doux sommeil : vous seule, belle Iphise, pouvez me donner la flatteuse espérance. Mon bonheur est dans vos mains ; j'attends de vous une félicité qui ne peut venir que de vous seule. Ah ! de grace ne refusez pas de rendre heureux l'Amant le plus soumis, l'Amant le plus tendre.

En traçant le Temple de l'Amour , j'ai fait le portrait de mon cœur : quel bonheur , s'il peut vous plaire ! Dans ce jour où l'on célèbre votre fête , recevez-le comme le gage le plus sûr de mon amour & de mon attachement.

Que ne puis-je y ajouter un bouquet de ces agréables fleurs cueillies dans les rians jardins de Flore ! Mais un fatal éloignement me prive de ce plaisir. Rien ne sçauroit me consoler de ma douleur : cependant elle diminueroit de moitié , si mon hommage vous étoit agréable ; si je pouvois l'apprendre de vous-même ; si votre main , charmante Iphise , traçoit sur le papier ces caractères de re-

tour

tour & de tendresse , le prix du véritable amour , & la récompense de la vertu. Je suis tout à vous. Ne pourriez-vous me dire que vous pensez à moi ?

Mon amour est l'ouvrage de vos vertus & de vos charmes : j'attends mon bonheur de ma fidélité & de ma constance.

*Part. II.*

C

AUTRE TEMPLE DE L'AMOUR.

S O N G E.

SUR la fin d'un beau jour , triste & chargé
d'ennuis ,

Je révois aux rigueurs de la belle Thémire.

Atis pour toi seule soupire :

Il t'adore, disois-je , ingrate , & tu le fuis !

O toi qui regnes dans mon ame ,

Amour , prens pitié de ma flamme ;

Lance encor une flèche , & tu me rends heureux.

Mais pourquoi t'implorer ? Tu méprises mes
vœux.

Damon a su toucher le cœur de ma Bergère ;

Ce rival fortuné . . . Va , puisque tu le fers ,

Je renonce à tes loix , & je brise mes fers.

Tu n'es plus qu'un tyran dont je dois me
défaire.

Viens , vole à mon secours ,

Paisible indifférence ,

Assure ma vengeance ;

C'est de toi que j'attens le repos de mes jours.

Aux accens de ma voix plaintive
S'unit le bruit flatteur d'une onde fugitive ;
Et mille oiseaux divers y joignent leurs
accords.

Autour de moi Zéphire agite le feuillage :
La douceur de son souffle , & le frais de
l'ombrage ,

Tout m'invite au sommeil . . . Je soupire , &
m'endors.

Le sommeil m'eut à peine versé
ses pavots , que mon esprit fit un de
ces voyages imaginaires qu'on appelle
songes , qui durant leur cours ne
flattent pas moins les sens , que la
réalité même. Je croyois me prome-
ner dans une belle forêt impénétrable
aux rayons du soleil. Elle étoit cou-
pée par de superbes allées : mille ruis-
seaux y rouloient leurs flots argentés
à travers une verdure riante : un

profond silence y régnoit alors. Saïsi de frayeur, j'y suivois une route incertaine, lorsque dans une de ces perspectives dont l'œil est enchanté, j'aperçus quelques caractères distinctement tracés. Je m'approche, & je lis :

Si jamais le hazard vous conduit en ces lieux,
Fuyez ; c'est le séjour des soucis & des peines :
On y lance des traits, on y forge des chaînes,
Qui pourroient vous ôter un repos précieux.

Je frissonne à ces mots ; le trouble & la crainte m'agitent à la fois ; je ne doute plus qu'une troupe de brigands n'attire les passans par les appas séducteurs d'une retraite que la nature & l'art embellissent de concert. Je suis déjà pour sauver ma liberté des

fers de ces barbares, dont je me crois poursuivi. On court après moi : ma crainte redouble, elle enchaîne mes pas. Je me tourne en tremblant. O surprise ! Un enfant d'une beauté ravissante frappe mes regards ; son front, qui respire je ne sçai quoi de divin, m'imprime du respect. Tandis que je l'admire avec étonnement, il m'aborde, & d'un ton affable : » Rassurez-vous, me dit-il, jeune Etranger, bannissez une vaine terreur.

» Ces lieux sont consacrés aux plaisirs des
» humains ;

» Et les traits qu'on y lance, y partent de mes
» mains.

» Je suis le Dieu des cœurs, par tout on me
» révere :

» Dans le Temple voisin j'ai fixé mon séjour.

» Là, de jeunes beautés, l'ornement de ma
» cour,

» Apprennent sous mes yeux l'art d'aimer &
» de plaire..

» Damon, homme bisarre, défiant,
» soupçonneux, épris d'un objet qui
» vit sous mes loix, & dont la rigueur
» fait son tourment, m'adresse chaque
» jour d'inutiles vœux. Je ris de son
» naturel jaloux, & je rejette son en-
» cens. Réduit aux plus affreux déses-
» poir, il a placé lui-même dans le
» bois cette inscription, dont la lecture
» a pressé votre fuite : il s'est flatté vai-
» nement de me ravir un adorateur ;
» en vous éloignant de ces bords.
» Venez, suivez-moi dans le Temple :
» une ame sensible & généreuse, qui
» me rend ses hommages, a droit de
» prétendre à mes faveurs.

» Pour couler de beaux jours, il faut qu'Atis
» s'engage :
» La tendresse conduit à la félicité.
» L'Amour vous tend les bras, c'est le Dieu
» du bel âge :
» Lui seul procure un esclavage
» Préférable à la liberté.

Que je fus étonné d'entendre l'A-
mour me tenir un langage si flatteur !...
Thémire est insensible aux feux de
mon rival ! Et ce Dieu m'en assure,
lui que j'avois chargé de toute ma
haine : parce que je le faisois l'auteur
de mes maux, il s'empresse de me
désabuser. Quel bienfait !... Pour lui
témoigner ma reconnoissance, je
tombe à ses genoux, je l'implore. Il
me relève avec un sourire agréable,
& me montre la route de sa demeure
fortunée. Je le suis avec empresse-

ment. L'instant arrive où je verrai
Thémire... ô douceurs !

J'entre dans le Temple, je le par-
cours ; mes yeux cherchent par-tout
l'objet si cher à mes desirs. Mais quoi...
rien ne paroît... me fuit-il ?... Non,
l'Amour malin diffère mon bonheur ;
par mille détours il me conduit dans
des lieux sombres.... A leur aspect,
je frémis, je chancelle, j'hésite ; l'es-
pérance m'anime & me soutient. Une
troupe nombreuse d'enfans semblables
à celui qui me sert de guide, habite
cet asyle. Eclairé du feu de cent four-
neaux qui l'environnent, » Ce sont
» mes freres, me dit l'Amour ; c'est
» ici qu'ils forgent eux-mêmes ces

» chaînes (a), & ces traits qui font le
» bonheur de la vie : ils en forgent
» aussi qui la rendent languissante ;
» ennuyeuse. Ces fers (b), je les
» destine à ceux qui gémissent sous
» le joug d'un hymen dont je ne for-
» mai pas les nœuds : de ces flèches (c)
» j'ai percé le malheureux Damon ;
» & voici, dit-il en tendant son arc,
» celles que je réserve à mes favo-
» ris (d).

A ces mots le trait part, il me
blesse ; mon cœur est embrasé de la
plus vive flamme : je quitte au plutôt

(a) Les Amours ont deux sortes de traits :
les uns, qui sont d'or, inspirent la tendresse ;
d'autres qui sont de plomb, empêchent d'ai-
mer.

(b) Chaînes de fer.

(c) Traits de plomb.

(d) Flèches d'or.

le sombre séjour, je ne veux plus que
Thémire, je l'appelle... Elle est
sourde à ma voix.

L'Amour, qui vole sur mes traces,
guide enfin mes pas dans un jardin de
délices. La volupté, les ris, les jeux
y résident toujours. Quel spectacle
enchanteur ! Un essain de beautés y
folâtre sans cesse avec leurs Amans.

Là, près de l'objet qu'il adore,

Lisidor chante ses langueurs ;

Il en reçoit pour prix, de légères faveurs :

Le jeu plaît au Berger... il en demande encore.

Ici, d'un myrthe naissant

Tircis couronne Lisette :

La Bergère de fleurs entoure sa houlette,

Il lui donne un baiser... Lisette le lui rend.

Plus loin une Amante explorée,

Sur un lit de gazon gémit désespérée ;

Son air triste, rêveur, ses charmes lan-
guissans...

Que vois-je !... c'est Thémire... ô joie ! ô doux
momens !

Elle m'aperçoit, & devance mes
pas : quel changement soudain ! Une
rougeur vive anime ses traits : à
notre approche une égale sérénité se
répand sur notre visage : nos ames
semblent se confondre dans nos mu-
tuels embrassemens. Je veux expri-
mer à Thémire l'ardeur dont je me
sens brûler, ma voix expire sur mes
lèvres. Pour répondre à mes transports,
elle n'a que le langage des yeux. Le
silence, la vivacité de nos regards
sont les interprètes de nos sentimens
& de nos plaisirs.

Témoins de ces épanchemens réci-

proques , les habitans fortunés de ce
 riant jardin s'assemblent autour de
 nous. L'Amour s'avance au milieu
 d'eux , & nous parle ainsi :

» Du véritable amour vos nœuds sont le
 » modèle :

» Venez à mes Autels jouir de mes bienfaits ;

» Venez-y vous jurer une ardeur éternelle ,

» Et que le Dieu des cœurs vous unisse à
 » jamais.

Nous rentrons dans le Temple en-
 tourés d'un cortège brillant. On nous
 conduit à l'Autel de l'Amour : il étoit
 simple & conforme à la fête qu'on
 alloit y célébrer. On y voit un arc sur
 lequel s'élève une flèche qui soutient
 deux cœurs ; ils sont liés par une chaîne
 d'or , & leurs flammes se réunissent.
 L'Amour qui est peint au-dessus , les
 regarde

regarde avec un air de complaisance
 & de douceur.

Tandis que Thémire & moi
 sommes prosternés aux pieds de cette
 image , emblème de notre union , un
 nombre choisi de voix harmonieuses ,
 soutenues par un concert d'instru-
 mens , chante les paroles suivantes :

Chantons l'heureux lien

D'Artis & de Thémire :

S'aimer & se le dire

C'est leur unique bien.

Tendres Amans , d'une chaîne éternelle

L'Amour unit vos cœurs & vos desirs :

Tendres Amans , couple fidèle ,

Ne vivez que pour les plaisirs.

Ainsi finit la cérémonie. Ennuyé
 de la pompe & de l'éclat qui m'en-
 vironne , il me tarde d'aller jouir

Part. II.

D

auprès de Thémire des biens que l'Amour procure. Inutiles souhaits. Un cri perçant vient tirer mes esprits d'une erreur si flatteuse ; je m'entens appeller, je m'éveille tout-à-coup.... O ciel ! est-ce un effet du songe ? En croirai-je mes yeux ?... Thémire... oui, c'est elle... Heureux réveil, c'est sa voix qui m'appelle.

Embrassé des mêmes feux dont je brûlois au Temple de l'Amour, je me leve, je serre Thémire dans mes bras ; ma bouche lui fait un récit passionné de mes douces rêveries : elle l'écoute avec plaisir ; & j'ai lieu d'augurer du reste de notre entretien, que le songe pourroit être suivi de la réalité.

TREIZIEME QUESTION.

S'IL est possible de se consoler plus facilement de l'infidélité d'une Maîtresse, que de sa mort.

PREMIERE REPONSE.

LA question pourra paroître inutile à ceux qui savent aimer. Il est bien vrai qu'on peut attendre un heureux retour de l'infidelle, & que l'on n'attend rien d'une morte. Mais doit-on attendre ce retour avec une stoïque indolence ? Qu'il y a peu de noblesse dans cette idée ! & combien de fausse générosité n'y voit-on pas !

Je n'aime pas d'imagination, dira

Dij

le jaloux. Je suis disciple de la nature : le sublime d'amour n'est pas de l'homme. Ainsi je préfère la mort de ma Maîtresse à son infidélité. Verroit-il sa Maîtresse entre les bras d'un Rival ? Cela le révolte.

Peut-être que cette infidélité conviendra mieux à l'Amant romanesque. Son caractère est de laisser deviner long-temps son amour. La prétendue infidelle doit à peine se douter qu'elle commence d'être aimée. Mais en attendant la déclaration, l'Amant doit publier ses tourmens dans les bois, au bord des fontaines & des ruisseaux. La belle peut donc être infidelle sans crime, & jusqu'à ce que le temps permette à l'Amant de découvrir l'anec-

dote. Il est probable qu'un tel Amant fera obligé de se consoler d'une infidélité, dont il n'est pas en droit de se plaindre.

Voici sur cette matière quelques fragmens qu'un ancien Docteur en galanterie nous a laissés. Nous les copierons fidèlement, & les donnerons dans le même désordre où il nous les a communiqués.

Il est un pays où l'on aime avec moins de force ; & l'on y est aussi bien moins soumis à la puissance de l'Amour. Il rejette même leurs hommages, parce qu'il ne veut point de partage avec les espérances de la fortune. Vous trouverez dans ce pays des

hommes assez indifférens pour se consoler des infidélités d'une Maîtresse. Mais si l'Amour ne veut pas de leurs hommages , dira-t-on qu'ils sçavent aimer ?

Dans un pays plus heureux on aime avec tant de candeur , que l'on craint toujours de ne pas aimer assez : on y sert l'Amour avec tant de zèle , qu'on ne craint jamais que le culte qui lui est dû , tienne de l'excès. C'est là que les amours seroient éternelles , si l'on y vivoit éternellement.

Là se rendent les Héros pour s'y désennuyer de leur gloire : mais l'Amour les y retient sous ses loix. Alors ils deviennent semblables aux Ber-

gers , & cessent d'avoir de l'indifférence.

Il y a , dit-on , de la générosité à voir d'un œil tranquille & serein une Maîtresse infidelle ; mais l'Amour est trop délicat pour faire le moindre cas d'une générosité qui l'offense. Il faut laisser cette générosité à ceux qui ont des Maîtresses en idée , & qui croient que l'on aime ici comme l'on aime au Parnasse.

Il y a de l'amour propre à se consoler de la mort de sa Maîtresse. Il y en a bien davantage à se consoler de son infidélité. Ceux-là se consolent , parce qu'on n'a point de remède contre la mort ; & ceux-ci ont la

présomption de croire que leur criminelle indolence triomphera de l'inconstance d'une Maîtresse. C'est pardonner de bonne grace à la légèreté d'une infidelle, que d'être tranquille à la vuë de son infidélité.

C'est, direz-vous, l'effet d'une sage Philosophie. Mais la Philosophie ne sympathise pas avec l'Amour.

L'Amour est quelquefois entré dans le cœur des Philosophes. C'étoit pour les châtier ; & la peine qu'il leur a imposée, a été de les rendre haïssables & ridicules.

Si vous aimez avec une véritable tendresse, vous serez jaloux d'un bien

que vous desirez de posséder seul. La jalousie vient souvent d'un excès de délicatesse en amour. Un jaloux de cet ordre se consolera-t-il de l'infidélité de sa Maîtresse ?

La jalousie est le plus cruel de tous les supplices : mais en certains momens cette jalousie a des charmes. C'est alors qu'un jaloux goûte des plaisirs dignes des Dieux immortels.

Il est vrai que les Dieux nous défendent ces transports. Il faut que nos cœurs acquièrent, sous le joug des Maîtres qu'on nous donne dans notre enfance, une dureté regardée comme nécessaire. Ils travaillent à endormir nos sens, & croient que cet assou-

46 *Le Code de l'Amour*,
pissement est la délicieuse tranquillité
des Immortels. Ils essaient de fixer
notre attention à cette sagesse si van-
tée par les Philosophes & les Doc-
teurs, mais si peu pratiquée, & si diffi-
cile ; qu'en la cherchant on s'égare
vers la folie.

N'alléguez donc pas la Religion ,
qui autorise l'indifférence pour les
biens du monde , & veut qu'on se
détache , avant la mort , de ce qui nous
est le plus cher. Ce précepte est beau ,
je l'avoue : mais l'homme est trop peu
de chose pour faire plus que des
efforts.

Un jour l'Amour résolut de punir
un Prêtre : il vouloit unir l'Amour &

la Religion. Malheureux , lui dit l'A-
mour , je ne veux point d'un culte qui
profane mes Autels. Ne crois pas
que je reçoive jamais les hommages
de ceux qui osent borner mon pou-
voir. Je te condamne à devenir plus
amoureux qu'aucun séculier ; mais je
veux en même temps que ta robe te
rende ridicule à celle que tu voudras
aimer. Elle fera infidelle , & tu seras
haï & jaloux.

Un Hermite voulut s'opposer aussi
à l'Amour. Il censuroit les Amans ;
il leur imposoit des jeûnes , des pé-
nitences , des mortifications. L'Amour
l'alla trouver dans sa solitude ; & le
dégradant de sa sainteté , le fit deve-
nir un objet de libertinage & de
honte.

Un Religieux disoit : Je suis à l'abri de l'Amour : c'est l'Enfer qui lui a donné naissance. Cessez, Mortels, de vous damner pour des Maîtresses, & de sacrifier à l'Amour une vie qui vous a été donnée pour acquérir des biens infiniment préférables à des objets charnels, qui vous entraînent à une perte éternelle. L'Amour entra dans sa cellule; & le blessant du plus aigu de ses traits, le rendit amoureux de la plus infidelle de toutes les femmes. J'aggrave ta peine, ajouta l'Amour; il faut que ta confusion soit aussi grande que ton audace.

Un Médecin publioit ses recettes contre l'Amour. Venez, crioit-il au peuple, venez profiter de l'utilité de
mes

mes découvertes. J'ai composé un élixir qui charme les cœurs trop facilement amoureux : il les rend insensibles à l'infidélité des femmes. A peine aurez-vous goûté de ce divin baume, que vos sens en délire cesseront d'agir. Alors cette funeste vigueur se détournera pour prendre un cours plus heureux, & vous deviendrez semblables à des vieillards. Il dit : l'Amour irrité lui perça le cœur d'une flèche armée de plomb. Les feux du Dieu offensé consumèrent le disciple trop présomptueux d'Hippocrate : le vent dissipa l'élixir du Charlatan consumé. Hommes mortels, apprenez qu'il n'y a point de recette contre l'Amour.

Une Prude se présenta : elle cou-
Part. II. E

vroit ses charmes usés du voile de la Religion. Tu n'es pas le Dieu que je crains, dit-elle à l'Amour, & je ne respecterai jamais ton pouvoir ; il n'y a qu'infidélité dans ceux qui te servent. J'ai sacrifié mes jours & tout ce que j'ai d'appas, à l'amour du Ciel. Amour divin, c'est toi qui es l'objet de mes vœux : je n'aime que la Divinité dans les hommes. Mais l'Amour découvrit la vanité de cette Prude. Esclave de l'humanité, lui dit-il, quand même tu serois transportée au séjour des Immortels, tu regarderois les Dieux, tu les aimerois comme s'ils étoient des hommes. Je vais augmenter la sensibilité de ton cœur avec le cours des années ; & la vertu que tu as sans cesse à la bouche, au lieu

de convaincre ceux qui t'écoutent, leur persuadera que tu veux leur faire payer la perte de ta jeunesse.

Un Vieillard vint à son tour braver l'Amour. Puissant Dieu d'amour, c'est ici que ta puissance est bornée ; j'ai perdu la vigueur de mes jeunes ans. Triompherois-tu des froideurs de la vieillesse ? Tes traits ranimeroient-ils, par la force de leur venin, le feu qui jadis brûloit dans mes veines ? Je prends les Dieux à témoins de l'insensibilité de mon cœur... L'Amour ne le laissa pas achever : il se logea dans les rides de son visage ; & le conduisant aux pieds d'une célèbre Coquette, il lui fit acheter, à force d'argent, l'acceptation de ses vœux & de

ses soupirs. On vit alors un vieillard exposé à la risée de la jeunesse, & soupirer sans retour jusqu'au dernier moment de sa vie.

Les loix de la nature nous ont soumis à l'Amour. Elle nous a faits de telle façon, que ce Dieu peut disposer de nos sens à sa volonté. Obéissons donc volontairement à cette jalouse Divinité. Vieux Guerriers, vous serez heureux, lorsque douze lustres ayant passé sur vos têtes, l'Amour vous dira lui-même : *Retirez-vous, soyez insensibles aux infidélités du sexe.* Il permettra que d'autres adorateurs vous relevent après votre année climactérique. Période fatal de la vie humaine ! hélas, vous ne mettez que trop

souvent les mêmes bornes à notre vie & à nos plaisirs.

Ne croyez pas que ces idées soient injurieuses au Maître souverain des Dieux, ni que l'homme soit le maître absolu de sa destinée. Lorsque Jupiter fit l'homme, il lui refusa cette funeste & dangereuse sensibilité qui est la source des passions humaines ; mais il voulut en même temps que certains objets se trouvassent devant lui. Jupiter vouloit, dit-on, l'éprouver. L'homme fut séduit, il devint sensible. L'Amour se fit voir à ses yeux, & se glissa dans son cœur. L'homme sentit aussi-tôt une douceur infinie à le servir : il lui immola son cœur, & dans les transports de sa dévotion

il souhaita que toute sa postérité participât au culte de cette nouvelle Divinité. C'est ainsi que l'Amour commença de regner ; & c'est ainsi qu'il regnera jusques à la fin des siècles. Après ce fatal sacrifice , les passions parlerent un langage dangereux , & ne parlerent plus que pour elles-mêmes. L'homme devint un mélange d'orgueil & d'humilité ; ses pensées furent un tissu de contradictions. Quelquefois il essayoit de s'élever jusqu'aux cieux ; mais il sentoît aussitôt un poids qui l'entraînoit vers la terre. Lorsqu'il s'élevoit , il pensoit , il agissoit , il parloit un moment comme les Dieux : voilà tout ce que nos ames ont retenu de Jupiter qui les a créées.

O mortels ! vous acheverez votre carrière au gré de votre destinée : vos desirs errans ne s'uniront que pour se combattre.

Divine harmonie , qui devez accorder les sens avec la raison , ne vous trouvera-t-on jamais ?

Non , dit-elle , je vous punis en les combattant : mes victoires leur prêtent de nouvelles armes. Un temps est marqué pour les détruire.

Vous ne trouverez que dans la mort un remède à vos désordres. Ouvrez ces yeux que la frayeur va glacer , & voyez sans horreur les ténèbres de la nuit où vous entrez.

C'est là que finissent les fragmens. Nous laissons aux Commentateurs éclairés le soin d'expliquer ce qu'il y a d'obscur dans nos pensées, qui, à cela près, décident fort bien la question.

SECONDE REPONSE.

JE diviserai mes réflexions en deux Parties. Dans la première je soutiendrai le sentiment de ceux qui préfèrent la mort d'un Amant à son infidélité. Dans la seconde j'établirai le sentiment de leurs adversaires, qui aiment mieux regretter le cœur de leur Maîtresse, que sa personne. Je rapporterai fidèlement toutes les raisons que j'ai entendu citer de part & d'autre ; & si j'y joins quelques

réflexions ; elles serviront plutôt de liaison que de preuves. Je finirai par dire mon avis.

PREMIERE PARTIE.

LES infidélités en amour, ménagées avec plus ou moins d'art, sont le fondement sur lequel on a bâti les édifices plus ou moins ridicules de nos Romans, tant anciens que nouveaux. Il est vrai que l'infidélité porte au cœur de l'objet qu'elle blesse, un coup bien terrible ; & elle a produit dans l'un & dans l'autre sexe des effets, dont la singularité paroît incroyable à ceux qui ont le bonheur de n'avoir jamais éprouvé des revers aussi accablans. En vain, ceux qui font gloire d'avoir le cœur in-

sensible, tournent en ridicule la conduite d'un homme, que le caprice d'une femme met au désespoir. C'est une vérité incontestable de dire qu'on ne peut supporter qu'avec peine la perte d'un bien qu'on n'a pu acquérir sans difficulté. Ce principe posé, il est aisé de voir combien l'infidélité entraîne de maux après elle, en examinant combien il en coûte pour gagner ce qu'elle fait perdre pour toujours.

Un homme est frappé des charmes d'une personne aimable, il l'adore : elle occupe uniquement son esprit ; & souvent il la cherche vainement, & passe un temps considérable, après lequel tous ses soins ne lui procurent

que le bonheur de sçavoir qui elle est. Que d'obstacles à surmonter avant que de parvenir, je ne dis pas à s'en faire aimer, mais seulement à lui parler quelquefois, & enfin à faire écouter sans colère une déclaration d'amour ! Cependant il arrive à son but. Il lui inspire une passion aussi vive que celle qu'il ressent. Son cœur ne peut plus contenir sa joie ; & son bonheur excède la force de son imagination. L'idée de sa Maîtresse regne uniquement dans son cœur, comme il remplit toute l'étendue de celui de son Amante. Ils n'ont entr'eux qu'un même esprit, qu'une même volonté ; & ne pensent au reste de l'univers, qu'autant qu'il s'y trouve quelqu'être qui puisse contribuer à leur félicité commune.

Comme je prétends que l'infidélité est aussi dure à soutenir dans l'un & l'autre sexe, je vais prouver que les Dames ont autant de peine à parvenir au bonheur d'être aimées, que les hommes : ensuite je tirerai des conséquences du principe que j'ai établi plus haut.

Lorsqu'une jeune personne a donné son cœur, de combien d'égards n'est-elle pas l'innocente victime ?

La décence captive jusqu'à ses regards ; & elle doit toujours craindre qu'un mot , qu'un geste , un coup d'œil ne découvre une passion , dont les loix de la bienséance font un crime à son sexe. Après avoir surmonté ces obstacles,

obstacles , à combien de maux n'est-elle pas encore exposée ? Elle apprend que son heureux vainqueur en aime une autre. Ou si elle a le bonheur de trouver un Amant passionné , la bienséance vient encore traverser sa félicité. Deux personnes s'aiment , & ne peuvent se le dire. S'ils peuvent se voir quelquefois , l'Amante ne peut parler souvent à son Amant , de peur de se faire remarquer ; & elle est obligée de n'avoir aucune préférence pour l'objet qui l'intéresse uniquement. Supposez que ces Amans se voient librement , s'aiment toujours , & parviennent enfin au mariage ; alors les femmes ont , il est vrai , l'avantage de ne plus contraindre leur amour. Mais c'est le seul agrément qu'elles

en retirent dans le siècle où nous vivons ; & ce plaisir est acheté par le beau sexe aux dépens de sa liberté.

Tout l'avantage est donc du côté de l'homme , soit avant , soit après le mariage. J'ai fait voir il n'y a qu'un moment , combien de maux empoisonnent parmi nous la jouissance d'une si juste prérogative. Dans l'état où nous avons supposé des Amans heureux , une simple distraction , la vue d'un objet étranger , un caprice bizarre , rompt les nœuds d'une chaîne douce. Tout ce qui faisoit auparavant le bonheur d'un Amant , le désespère. L'idée de son Amante , le souvenir de ses charmes , de son esprit , de la tendresse qu'elle sentoit

pour lui , tout l'accable , & il meurt mille fois de douleur & de rage ; & sa mort est causée par les mêmes objets , qui , peu de temps avant , faisoient son bonheur. En un mot , la mort seule peut finir ses maux en terminant le cours des perfidies de son Amante.

Au lieu que , lorsque la mort nous enleve une Maîtresse avant que son inconstance nous ait été connue , la douleur que nous cause sa perte est mêlée de plaisirs. Un homme regrette un objet charmant , dont il a eu le bonheur d'être aimé , & dont il feroit encore toute sa félicité , si la mort ne les séparoit pour jamais. En un mot , le bonheur d'un Amant qui a perdu

sa Maîtresse par la mort , ne pouvant plus consister que dans son idée , il est certain qu'il est heureux en idée après la mort de sa Maîtresse ; au lieu qu'après son infidélité il est dans l'état le plus triste qu'on puisse imaginer.

D'ailleurs l'objet offensé ne peut regretter sincèrement la perte de celui qui est auteur de son supplice ; & la tendresse qu'il conserve pour lui , est toujours mêlée de colère , & de certains mouvemens qui ne diffèrent de la haine véritable , qu'en ce qu'ils naissent de l'amour malheureux , & que le même amour triomphant les fait quelquefois disparaître.

Ainsi la mort d'un Amant est pré-

férable à son infidélité ; parce qu'elle laisse à l'Amante un sujet de regrets légitimes , que n'empoisonne jamais le souvenir de la trahison ; & qu'au contraire l'infidélité ne présente aucune idée agréable , que l'espérance d'un retour , qui est toujours très-éloigné tant qu'elle subsiste.

Voilà ce que j'avois à dire du premier sentiment. Si les raisons que j'ai apportées pour le soutenir , paroissent probables , j'espère que la seconde Partie les convaincra du contraire.

SECONDE PARTIE.

J'ENTREPRENS de prouver dans cette seconde Partie , que *l'infidélité d'un objet aimé est préférable à sa mort.*

C'est l'avis de l'Auteur de la question, & c'est d'elle que je tiens le principe fondamental de mes réflexions. Quand on a ressenti un amour sincère pour une personne, jamais on ne peut lui vouloir du mal. Or préférer la mort d'une Amante à son infidélité, c'est lui souhaiter le sort le plus affreux : donc celui qui n'a pas ce principe gravé dans le cœur, n'a jamais ressenti de passion, qui mérite le nom de véritable amour.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet : mon raisonnement est clair, & n'a pas besoin d'être prouvé. Tout homme de bon sens doit admettre le principe que j'établis. La seule idée du contraire me paroît

opposée à la voix de la raison & de la nature. En effet, un véritable amour fondé sur l'estime & l'admiration qu'un homme ressent pour la vertu, le mérite & l'esprit d'une femme, qui joint à tant d'attraits l'éclat de la beauté ; une telle passion, dis-je, ne doit jamais finir qu'avec la vie de celui dans le cœur duquel elle est née. L'objet de cette passion conservant toujours les charmes qui l'ont produite, elle doit toujours subsister ; & le temps ne doit servir qu'à l'augmenter de jour en jour. Si jamais son ardeur ne se rallentit, il est certain qu'un Amant n'aura jamais dans le cœur le sentiment que j'entreprends de détruire. Quand on mettroit son amour aux épreuves les plus terribles,

il n'est rien qui puisse détruire le véritable amour. L'infidélité de l'objet aimé, qui porte un coup si terrible au cœur de l'Amant malheureux, n'est rien en comparaison des maux que peut soutenir celui qu'inspire une si belle passion. Mais il est aussi difficile de trouver de ces amours parfaits, que d'imaginer un malheur plus grand pour un Amant, que l'infidélité de son Amante.

Quelque juste que mon raisonnement me paroisse, je ne crois pas que le principe sur lequel il est fondé, trouve beaucoup de partisans. Dans un siècle où l'amour n'est plus regardé que comme une bagatelle, & où on ne peut traiter une passion sérieuse-

ment, sans se donner un ridicule extrême parmi les gens du monde, un commerce tendre qui a subsisté pendant un an ou deux, paroît propre à faire des Romans dans le goût de l'Astrée. On aime aujourd'hui pour le plaisir d'aimer. On fait choix de l'objet de sa tendresse, avant que de sentir pour lui le moindre empressement : cependant on l'aime, ou du moins on porte le titre de son Amant, & cela suffit ; trois mois après on le quitte par caprice, & on n'y pense plus.

Si quelques-uns se dispensent de donner dans un travers si condamnable, l'éclat de deux beaux yeux leur ravit la liberté ; ils ne vivent plus

que pour cette belle. Mais leur amour ne subsiste pas long-temps : ils ne découvrent dans l'objet de leur tendresse, ni mérite, ni esprit ; & ces défauts leur font mépriser en peu de temps l'éclat qui les avoit séduits. D'autres enfin, détestant de concert le véritable amour, tiennent ensemble un commerce de galanterie. Ils se voient, s'aiment, ou se l'imaginent, ont l'un pour l'autre des égards qui surpassent la politesse, & qui tiennent un peu de l'amour ; & lorsqu'ils sont unis plus que jamais, ils se quittent amicalement, & cherchent fortune ailleurs. Le lendemain ceux même qui approuvent cette façon d'aimer, sont surpris de voir qu'ils se rendent mutuellement service dans leurs nouvelles amours.

Tous ceux qui suivent avec empressement des usages aussi ridicules, ne peuvent goûter les réflexions que l'on fait sur un amour dont ils ne connoissent point toute la pureté. Aussi n'ai-je examiné cette question, que pour le plaisir de ceux que la raison empêche de donner dans ces différens travers. Ces derniers sentiront aisément que le sentiment de ceux qui préfèrent l'infidélité de l'objet aimé à sa mort, l'emporte sur l'opinion contraire, en ce qu'il est plus tendre & plus généreux.

En effet, c'est une preuve de tendresse qui l'emporte sur toutes celles qu'un Amant a pu donner, en ce qu'elle est absolument désintéressée.

Avant l'infidélité de sa Maîtresse on peut lui reprocher de n'aimer que pour augmenter son bonheur, en redoublant l'amour qu'elle ressent pour lui; au lieu qu'il fait voir alors qu'il a toujours préféré son Amant à lui-même, puisqu'il consent plutôt à mourir mille fois de douleur en voyant son inconstance, que de troubler les nouveaux plaisirs de l'infidelle par des vœux dont il a lui-même horreur. Je ne doute pas que le plus grand nombre ne soit de ce dernier avis. Pour moi, j'y trouve quelque chose de surnaturel & d'héroïque; & je crois que la nature souffre trop dans cette occasion, pour nous inspirer des sentimens dont l'exécution doit causer son supplice.

QUATOR.

QUATORZIEME QUESTION.

Si le plaisir d'aimer doit avoir la préférence sur tous les autres.

IL suffiroit , pour prouver la préférence du plaisir d'aimer par-dessus tous les autres , de faire réflexion que les hommes qui portent tous un caractère différent , s'accordent dans la poursuite de ce plaisir , & regardent l'inclination qui les y porte , comme si elle étoit née avec eux.

Ils ne sont pas plutôt au monde , que la nature découvre l'instinct qu'elle leur a donné pour aimer : ils s'occupent d'abord à lier de petits commerces avec ceux qui les approchent , de

quelque sexe qu'ils soient ; car la nature qui est encore imparfaite, & qui n'est qu'ébauchée dans les enfans, ne leur inspire que cette première inclination, qui est dans l'homme pour la société en général : mais insensiblement elle se perfectionne. Elle démêle un sexe d'avec un autre, & satisfait à cette autre fin qui a fait naître les hommes pour les femmes. Ils s'y attachent, & réparent l'insensibilité de leur enfance, par l'empressement qu'ils ont à leur plaire dans leur jeunesse.

Sans faire fonds sur ce consentement universel, & sans employer les raisons qu'ils ont eues d'obéir à la nature, on en trouve d'autres qui les

ont attachés à ce plaisir dès leurs premières années.

Les autres passions nous vendent bien cher les plaisirs qu'elles nous donnent : l'on n'en jouit qu'après bien des peines & bien des fatigues ; & pour adoucir ce passage, l'on est obligé d'emprunter quelques plaisirs sur les plaisirs de la fin. L'Amour seul nous propose d'arriver à un but, sans nous obliger à passer par un chemin difficile & épineux : il a ses propres plaisirs, & dans cette passion on va de plaisir en plaisir.

N'est-il pas raisonnable de donner la préférence à un plaisir qui s'acquiert aussi agréablement qu'il se

possède, dont la fin même n'est pas plus douce que les moyens qui y conduisent; qui n'est point peine pour devenir plaisir, & qui nous flatte aussi-tôt que nous y pensons?

Y a-t-il rien de plus agréable que de voir pour la première fois l'objet que l'on doit aimer? La rêverie qui suit ordinairement cette première entrevue, réveille & rassemble toutes les forces de notre imagination; elle oblige nos sens à rapporter ce qu'ils ont gardé de l'idée de cette aimable personne; elle conçoit & forme une passion de toutes ces pièces différentes, & représente ensuite un portrait achevé à notre esprit. Tous les pas que nous faisons pour informer de

notre passion la personne qui l'a fait naître, ne sont-ce pas de nouveaux plaisirs? Le dessein que l'on prend d'attaquer régulièrement son cœur par un commerce de lettres ou de visites, ces éclaircissemens, ces espérances, ces confidences, les douceurs de l'amitié qui se joignent à celles de l'amour, & qui nous font trouver une amie aussi-bien qu'une Maîtresse; les inquiétudes même, les chagrins, les alarmes que donne souvent une passion délicate, ne sont que des aiguillons qui fortifient l'envie de posséder le cœur de ce que nous aimons, & nous rendent plus précieuse cette conquête par toutes les petites défenses qu'il faut repousser, & ces petits dehors qu'il faut pren-

dre pour venir à bout de nous faire aimer.

Dans les autres entreprises de nos passions, plus on approche de la fin, plus il nous en coûte. Nos soins croissent, & notre esprit est occupé du succès, qui est presque toujours douteux dans la recherche des autres plaisirs. Mais dans l'amour à peine faisons-nous deux ou trois visites sans espérance, on entrevoit aussi tôt, qu'on nous sçait bon gré de nos chagrins & de nos plaisirs; on voit qu'il n'y a qu'à attaquer; que la Dame à qui nous en voulons, ne pense plus qu'à assaisonner le plaisir d'aimer par une foible défense, & par une résistance étudiée. Les froideurs qu'elle fait pa-

roître au-dehors, sont une semence de plaisirs pour nous: ils ne sont chagrins que pour nous donner la joie d'en faire des plaisirs, & de les dissiper par de nouveaux efforts que nous faisons pour plaire, & dont nous sommes presque toujours assurés qu'on nous tiendra compte.

Ce qui augmente le plaisir d'aimer, est qu'on ne le reçoit jamais qu'on ne le donne. Ce commerce mutuel contribue à le rendre plus agréable: il pique & se fait sentir davantage par cette communication & par cette société. Nous ne sommes pas moins contents de voir dans les autres les effets du plaisir que nous leur donnons, qu'à ressentir nous-mêmes celui que

nous recevons de leur passion. S'il est doux de nous voir obligés à aimer, il ne l'est pas moins de connoître que l'on n'a pas plus de liberté de se défendre d'avoir de l'amour pour nous.

Les autres plaisirs que notre vanité & notre ambition nous fournissent, ce sont des plaisirs bien farouches & solitaires, qui ne souffrent point de compagnon : ils ne consistent le plus souvent que dans une supériorité qui nous tire de pair d'avec le reste des hommes : ils ne sont plaisirs que parce qu'ils ne le sont que pour nous.

Ils ne peuvent être que faux, puisqu'ils ne s'accroissent pas avec la

nature, & qu'ils détruisent, pour ainsi dire, la société qui en est le premier principe. Outre qu'ils n'ont pas tant de douceur & tant d'agréments, il s'en faut bien qu'il y ait la même sûreté à les suivre ; car ils dépendent des autres, & cessent d'être plaisirs, dès qu'ils ne le trouvent pas à propos. Ils ne subsistent que dans l'opinion de ceux qui nous croient heureux : & tous les honneurs seroient fort à charge à un ambitieux, si on ne levoit point les yeux vers lui pour regarder toute cette pompe.

Dans l'amour, vous êtes heureux en dépit de tout le genre humain. Deux têtes tiendront bien contre toute la mauvaise volonté des hommes. Vous

n'êtes point obligés d'estimer votre bonheur par les suffrages de ceux qui vous croiront heureux : il suffit qu'une personne le sçache avec vous , & qu'elle y consente.



QUINZIEME QUESTION.

QUEL est l'Amant qui aime davantage , ou celui qui dit : Je vous aime cent fois plus que je ne voudrois ; ou celui qui dit : Je voudrois vous aimer cent fois plus que je ne vous aime ?

R E P O N S E

En faveur du premier.

L'UN montre une flamme complete ,
Dont , malgré ses efforts, il ne peut rien ôter.
L'autre avoue au contraire une ardeur imparfaite ,

Dès qu'il aspire à l'augmenter.

En faveur du second.

L'un semble peindre son ardeur,
Et l'autre sa délicatesse :
L'un fait l'éloge de son cœur,
L'autre celui de sa Maîtresse.

Décidons : l'un sçait moins aimer ,
 Dès qu'il veut aimer moins qu'il n'aime !
 L'autre aime plus , en cela même
 Qu'il desire plus s'enflammer.



SEIZIEME

SEIZIEME QUESTION.

UN illustre & galant Berger
 Me conseille de m'engager.
 Il n'est rien de si sot, dit-il, qu'un cœur
 tranquille :
 Il vaudroit assurément mieux
 Qu'il fût en desirs trop fertile.
 Le cœur, ce bijou précieux ,
 N'est pas fait pour être inutile.
 Timandre, ce conseil n'est-il pas dangereux ?
 De bonne foi le peut-on suivre ?
 Décidez de mon sort en ami généreux ;
 Songez bien à quels maux se livre
 Un cœur qui s'abandonne aux transports
 amoureux ;
 Consultez votre expérience
 Sur les dépités jaloux, sur l'ennuyeuse absence,
 Sur les douleurs qu'on souffre alors qu'on
 voit changer
 Une ame qu'on croyoit qui seroit toujours
 rendre :

Et puis, sage & prudent Timandre,
 Dites-moi si j'en dois courir tout le danger.

Part. II.

H

PREMIERE REPONSE.

AIMEZ, c'est mon avis: mais faites prudemment

Le choix d'un tendre & sage Amant:
Sur ce choix bien souvent la plus fine est
trompée.

Décidez-vous pour l'épée?

Le Cavalier, Iris, de l'Amour fait un jeu:
On court plus d'un danger, lorsqu'on en est
aimée.

Il soupire, il obtient, il se lasse, & son feu
Fait toujours un peu de fumée.

Si vous aimez un Magistrat,
Belle Iris, il faut faire état
D'essuyer beaucoup de chicane.

Le Héros, à manteau de panne,
Ecrit un billet doux en style de contrat.

J'aimerois mieux ces gens d'un honneur
délicat,

Que leur propre intérêt sçait forcer dans leurs
flammes

A ménager les intérêts des Dames.

Obligés par leur rang de n'aimer qu'en secret,
Ils évitent l'éclat, ont un amour discret,

Et d'éternels plaisirs leur tendresse est suivie.

Mais parmi ceux que je vous dis,
Si vous voulez choisir, ma foi, je vous défie
D'en trouver un, charmante Iris,
Qui soit mieux votre fait, que moi qui
vous écris.

SECONDE REPONSE.

GARDEZ-VOUS bien d'aimer,
C'est un métier pénible:
Ne soyez point sensible;
Ne songez qu'à charmer.

Qui se laisse enflammer,
Souffre une peine horrible.
Il est presque impossible
D'aimer sans s'alarmer.

Regardez Amarante,
Depuis qu'elle est Amante,
Combien elle a d'ennuis.

Mais, sans aller plus loin, regardez-moi
moi-même:

Voyez comme je suis depuis que je vous aime.

CONCLUSION:

QUAND on peut écouter d'un aimable
Berger

Un conseil amoureux & tendre,
En vain pour son repos on veut se ménager,
Et demander avis avant que s'engager;

Il n'est souvent plus temps d'en prendre.
Le généreux ami seroit mal entendu,
S'il conseilloit de se défendre;
Et le cœur est déjà rendu,
Quand il conseille de se rendre;



DIX-SEPTIEME QUESTION.

*L'AMOUR peut-il naître de l'estime ?
& dans ce cas seroit-il le plus durable ?*

IL me paroît important, avant tout,
de bien déterminer le sens de la
question.

Par l'amour dont il s'agit, je suppose avec raison, qu'on ne doit entendre que celui qu'on définit assez mal, mais que l'on ne sent que trop bien, ce commerce délicieux d'attirer & de desir entre les deux sexes, dont les sens font très-poliment tous les honneurs à l'ame, & dont l'ame reconnoissante abandonne aux sens tous les

profits ; non pas cet amour que l'on plaçoit dans les vieux Romans , mais celui dont on s'amuse toujours , & dont on s'occupe quelquefois dans la société ; en un mot celui que nous connoissons tous , que nous avons pratiqué , & que nous pratiquerons encore , dès qu'on aura la complaisance de nous seconder.

Ce qu'on entend par estime , ce qu'on ne peut se dispenser d'entendre , est le résultat de plusieurs observations réfléchies & combinées en faveur de ce qui nous paroît mériter une considération plus distinguée. Quelqu'étendue , quelque constance qu'on prétende donner à cette matière d'être affectée , ce sera toujours une opinion bien plus qu'un sentiment.

En comparant ces deux idées de l'amour & de l'estime , non-seulement je n'apperçois rien qui ait quelque rapport d'approximation , mais je ne le crois pas possible. Examinons si mes doutes à cet égard sont bien fondés ; je vous les soumets à vous-mêmes , en vous priant de ne pas précipiter votre jugement.

Cette opération de l'esprit , par laquelle nous avons défini incontestablement ce que vous appelez estime , est un véritable calcul. Or tout calcul moral ne peut qu'éteindre , bien plutôt que produire , la flamme pétulante , dont notre ame doit être embrasée pour prouver l'amour. Lorsqu'on établit cette passion sur l'estime , il y a

presque toujours une méprise complète de l'effet à la cause. On croit n'aimer, que parce que l'on estimoit déjà. C'est le contraire : on n'estime ainsi, que parce que l'on avoit commencé par aimer sans s'en appercevoir. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à voir combien de temps l'estime survit au veuvage, lorsqu'on s'étoit persuadé l'avoir mariée avec l'amour. Parcourons les qualités essentielles de l'une & de l'autre.

L'estime veut de l'examen, elle demande des raisons, elle les pèse au poids énorme du jugement, elle délibère, elle discute ses motifs longtemps avant que de jouir de ses affections ; & pendant tout cela, l'amour

s'envole pour ne plus revenir ; ou, ce qui est plus fâcheux encore, il s'endort dans les bras de cette douce estime, qui s'en trouve fort embarrassée.

Une passion tendre est un mouvement de la nature, accéléré par le caprice : il faut, pour l'entretenir, une action perpétuelle. Si l'amour ne marche, ne court incessamment après son objet, bientôt il le dédaigne ; & la paresse en éclipse à ses yeux tous les charmes. Mais l'estime, toute passive, attend qu'on vienne à elle : il faut même, pour qu'elle s'établisse solidement, que les objets s'approchent de sa froide majesté ; qu'ils la touchent immédiatement, sans qu'elle y pense,

sans qu'elle fasse un pas vers eux ; autrement on auroit de justes raisons de douter de son existence. Ce ne seroit plus l'estime alors, ce seroit la prévention. Celle-ci est toujours pressée, & vole au premier signal qui l'appelle ; aussi est-elle toujours l'avant-courrière de l'amour. Voilà d'où vient la méprise sur ce qu'on nous compte depuis si long-temps du pouvoir de l'estime relativement à l'amour. On prend pour elle son phantôme. La prévention dissipe l'équivoque : c'est le mot de l'énigme.

Une infinité d'erreurs sur l'estime dérive tout naturellement de cette première. Des qualités séduisantes, dans l'un ou dans l'autre sexe, qui

ne seront souvent que de brillans défauts, plus souvent encore des vices bien fardés, paroissent à l'esprit que les sens ont prévenu, des motifs indispensables de ce qu'on décore du titre d'estime. Nous autres, ne pensons-nous pas quelquefois que les talens de l'esprit, quoique si fréquemment en contradiction avec les principes du cœur, sont de légitimes causes de notre estime ? N'avons-nous pas la même idée des talens dévoués à l'amusement du public, lorsque la célébrité les illustre ? Dès que l'on paroît nous faire hommage des uns ou des autres, notre vanité ne vient-elle pas d'abord, sous le masque de l'estime, pour nous conduire dans les bras de l'Amour ? Combien de fois nous fom-

mes-nous persuadés que nous devions la plus rare considération à des manières , titrées par nous du joli nom de graces , que les gens sensés appellent tout uniment de la fatuité ? Que vous rappellerai-je des travers du sexe à l'égard des hommes ? Une figure élégante , le souffle vain & léger du bel air , le faste des richesses , la chimère de la naissance , celle des rangs , la manie du crédit & des dignités , l'équivoque réputation de l'honneur ; bien moins encore que cela , un plumet , un équipage , une façon d'être vêtu ; tout ne fournit-il pas à chaque homme que nous préférons , ce que notre prévention prend fort humainement pour le vrai mérite ? Nous ne cessons de nous

en faire accroire sur nos foiblesses ,
que pour en changer : nous aimons
à croire que la raison même nous
prescrit ce que nos penchans nous
demandent. Eh ! pourquoi nous flat-
ter ? Non , l'amour & cette raison si
vantée n'auront jamais ensemble
que des pactes illusoires. Cultivons-les séparément : l'une est précieuse & respectable en soi : l'autre est charmant tel qu'il est , quoiqu'un peu vicieux. Ne tentons de les réunir que pour mieux nous tromper , quand cette erreur sera nécessaire à nos plaisirs.

J'ose aller plus loin : mon expérience m'y conduit : celle de votre conscience ne me démentira pas. J'ose

donc soutenir que ce vrai mérite, dont nous faisons si souvent le prétexte de nos égaremens, seroit un obstacle à notre défaite, si nous le rencontrions réellement. Une certaine curiosité vive & inquiète ouvre en nous les premiers germes de l'amour. Le vrai mérite en question seroit peu propre à exciter ce germe de curiosité : on l'apperçoit, ce mérite, mais on ne le sent pas ; on l'admire, & l'on en reste là. Il nous laisse précisément où il nous a trouvés ; il ne donne aucune secousse à nos sensations. Il n'en est pas ainsi de certains vices heureux qui tourmentent notre imagination. (Ne nous y trompons pas, c'est cette imagination qu'insensiblement nous nous som-

mes accoutumés à appeller notre cœur.) Incessamment agités par ces vices, que notre bouche abjure, mais qu'en secret nous brûlons d'approfondir, que faire dans ce trouble ? Il faut aimer, & nous aimons. Quand on aime, & que l'on veut connoître ce qui plaît, il faut bien céder, & nous cédon. Voilà, entre nous, l'histoire de presque tous nos engagemens.

Par une bizarrerie particulière à l'Amour, ce qui peut lui causer le plus de douleur, ce qu'il craint davantage, est ce qui l'attire le plus violemment. Par exemple, qui de nous n'a pas été piquée de la conquête de ces hommes qui ont tout ce qu'il faut pour en faire craindre la perfidie ? Qui

ne les a pas préférés à ceux dont les qualités habituelles sembloient nous assurer d'une inviolable fidélité :

Je ne vous fais pas l'injure de soupçonner que vous croyez encore à ces prétendus rapports de caractères & de mœurs, pour faire naître ou pour soutenir l'amour. Cette passion ne peut satisfaire, qu'en nous entraînant hors de nous-mêmes. Si elle ne nous offroit que le spectacle de nos propres habitudes, comment nous occuperait-elle long-temps ? Un homme grave & sérieux repuîsera à chaque instant l'ennui qu'il aura communiqué à une femme doucement tendre & languissante. La pétulance est nécessaire à leur état : chacun d'eux ne sera que

soi-même : sans cela, ce ne seroit pas la peine d'être amoureux ; les chaînes que l'on prendroit, accableroient. Il faut continuellement agiter le joug que l'Amour impose, pour le porter avec quelque agrément, & pour le porter long-temps. Une femme timide, que les préjugés ont long-temps contrainte, sera peu émue par un Amant circonspect, aux mœurs duquel le Public ne reproche rien. Une pointe de libertinage (je dis de libertinage de bonne compagnie) excitera bien plus sa curiosité, & peut-être ses desirs. Mais comment s'arrangera-t-elle alors avec ses propres mœurs ? Cela n'est pas fort difficile. Comme on ne se parle jamais à soi-même sur ses goûts, qu'avec les précautions con-

venables , elle se dira que la noble émulation de réformer un tel homme dans sa conduite , est le seul motif qui lui fait desirer de le soumettre. Eh bien , cette intention n'est-elle pas louable ? Pouvez-vous la blâmer ?

Dans tout ce que je viens de vous exposer , je ne vois pas un moment où la véritable estime puisse paroître sur la scène avec vraisemblance ; & cependant l'amour n'est autre chose que tout ce que je viens de peindre. Je m'en rapporte à vous , qui devez si bien le connoître. Je n'ajoute qu'un mot. L'estime , telle que je la connois , & telle qu'elle est en effet , ne peut naître & s'accroître que dans le silence des passions. Leur trouble , au con-

traire , est nécessaire à l'amour. Despote impérieux & puissant , il les excite toutes pour se les mieux affermir , & pour les faire contribuer à son avantage. Comment l'estime pourroit-elle se trouver en telle compagnie ?

Pour vous encourager , & pour vous consoler , je vous dois l'aveu de mes faiblesses. Je conviens , depuis que j'y ai réfléchi , n'avoir jamais plus ardemment aimé que ce que j'avois moins de raison d'estimer , quoiqu'alors je n'osasse m'en douter. Si par un malheureux *qui pro quo* , auquel notre amour-propre , plus que notre hypocrisie , donne lieu , on s'avisait de devenir plus estimable pour me plaire davantage , j'avoue que , sans sçavoir

pourquoi, une certaine langueur me saisissoit, jusqu'à ce que j'eusse remis les choses en règle. C'est ce que je vous prouverai même par les Mémoires de mon cœur, que j'ai intitulés *mes Remors*, & que j'aurai l'honneur de vous dédier. Je reviens à notre sujet.

Quand il seroit possible que cette estime, dans la rigueur des conditions qui la constituent, pût accidentellement occasionner quelque amour; je demande, en admettant le phénomène, quelle seroit alors la stabilité de ses fondemens? L'estime la plus parfaite, comme nous l'avons déjà remarqué, ne tient qu'à l'opinion. Elle dépend tellement de son empire, qu'elle en suit nécessairement toutes

les révolutions. L'âge, les temps, les lieux, de nouvelles mœurs, de nouveaux principes, souvent de nouvelles lumières, détruisent l'estime, ou la font naître alternativement pour & contre les mêmes objets. C'est ce qu'on ne peut révoquer en doute, sans révoquer l'évidence. Notre vuë morale, beaucoup plus variable que la vuë physique, nous montre rarement les choses sous le même aspect dans tous les temps. Rien n'est si possible, & rien aussi n'arrive plus fréquemment, que de changer d'opinions. Il est peu d'être pensant, qui n'ait à rougir quelquefois en s'éveillant, de ce qu'il avoit cru la veille. Tant d'erreurs nous environnent, tant de pièges sont tendus pour surprendre

notre jugement, qu'il seroit absurde de se flatter d'avoir une opinion ferme sur presque toutes les choses, à moins de se dévouer à l'opiniâtreté de l'ineptie. Si l'estime est si chancelante sur ce qui n'intéresse point nos affections, combien le seroit-elle davantage sur ce qui regarderoit notre amour? N'ayant rien en soi pour irriter ses feux, comme je me flatte de l'avoir démontré, dès que l'opinion qui auroit établi cette estime, commenceroit à s'affoiblir, que deviendrait l'amour qu'elle auroit inspiré? Mais la question consiste à sçavoir si cette estime n'est pas d'une solidité invariable. J'ai déjà répondu, en faisant connoître qu'elle dépendoit de l'opinion; pour ne laisser aucun doute,

je ne dis pas seulement de notre opinion, mais de celle d'autrui. Dans le système de notre orgueil, quoique nous ayons pour nous-mêmes une considération de préférence, celle des autres nous flatte & nous entraîne. Ce seroit une estime bien incertaine, que celle qu'on accorderoit toute seule: le suffrage des autres lui est indispensable. Or, qu'y a-t-il au monde de plus mobile que ces suffrages de société? Les mêmes motifs d'une estime universelle deviennent, par la plus légère circonstance, ceux d'une opinion toute opposée. Voilà donc notre amour d'estime précipité dans le néant, au moment que nous nous y attendrons le moins. Cette réputation sur laquelle se fonde l'estime, est aussi

fragile que l'innocence & l'honneur de notre sexe : le seul souffle de l'envie la ternit , le moindre faux pas la brise. Où en seroit le pauvre amour qui n'auroit d'autre appui ? Je dis plus , cet appui seroit contraire à son existence. L'amour ne peut vivre que dans une sorte d'égalité morale , où même il ait plus à donner qu'à recevoir. Quelqu'un dont on deviendrait amoureux par la force de l'estime , auroit trop de supériorité sur nous. Nous croirions n'avoir jamais assez payé son retour ; & les cœurs tendres sont fort scrupuleux sur leurs dettes. On aimeroit mieux quitter le commerce , que de s'y voir ainsi trop arriéré.

Pour conclure ; il me semble que
nous

nous sommes suffisamment autorisés à décider que l'estime est le moins propre de tous les moyens pour faire naître l'amour , & qu'il est aussi bien moins sûr pour l'entretenir & le rendre durable , que le secours de nos propres foiblesses.

Quelqu'étrange que paroisse à bien des gens la vérité que nous venons de mettre dans son jour , c'est à ceux qui s'en scandaliseroient , de rougir , & non pas à moi. J'aurai détrompé des cœurs honnêtes , séduits par la plus dangereuse des passions ; des cœurs qui faisoient leur gloire de leur propre honte , autorisés par cette vieille erreur de l'estime , qui servoit de prétexte à leur foiblesse. Pourquoi cher-

cher à déguiser, sous des titres plus nobles, un penchant, qui n'est & ne peut être que ce qu'il est. Gémissons du pouvoir qu'il a sur notre raison, & ne rendons plus la morale même complice des scélérats qui abusent du sexe. Voilà ce qu'on aura gagné, quand on sera bien convaincu que l'estime n'est que la chimère dont l'Amour se sert pour mieux entretenir nos illusions.



DIX-HUITIEME QUESTION.

AYANT appris que ma Maîtresse,
 Soit par malice ou par foiblesse,
 Me sacrifie adroitement
 A je ne sçais quel autre Amant ;
 Dois-je tâcher, par ma constance,
 D'obliger cet objet dont mon cœur est char-
 mé,
 D'avoir un jour pour moi de la reconnois-
 sance,
 Et de sacrifier à ma juste vengeance
 Celui qui maintenant de l'ingrate est aimé ;
 Ou si de dépit animé,
 Il vaut mieux étouffer mon feu dans sa nais-
 sance,
 Et sans me tourmenter d'être avec elle heu-
 reux,
 L'aimer sans en être amoureux ?

REPONSE DE TIRCIS.

UN Amant bien enflammé,
 Pour demeurer seul aimé,

Peut forcer de sa Maîtresse
 La malice ou la foiblesse,
 A n'aimer d'autre que lui.
 Mais il faut pour cette affaire
 Se garder de lui déplaire.
 Car on remarque aujourd'hui,
 Qu'un Amant dont le caprice
 Le met avec sa Clarice
 Aujourd'hui bien, demain mal,
 Travaille tous les jours à se faire un rival.

*R E P L I Q U E**à la réponse de Tircis.*

Jx conviens, cher Tircis, qu'un cœur bien
 enflammé,
 Pour pouvoir demeurer lui seul le bien aimé,
 Peut, par sa belle humeur, forcer de sa
 Maîtresse
 Et la malice & la foiblesse,
 A ne pouvoir jamais souffrir d'autre que lui.
 Ainsi pour réussir, ami, dans cette affaire,
 J'ai toujours pris grand soin à ne lui point
 déplaire:
 Mais je te voudrois bien demander aujourd'hui,

S'il arrive toujours que ce soit ma Clarice,
 Qui, par sa fière humeur, ou bien par son
 caprice,
 Me traite aujourd'hui bien, demain me traite
 mal,
 Si c'est moi qui travaille à me faire un rival?

D E C I S I O N S O U V E R A I N E.

Nous Cypris, Reine de Cithère,
 Après avoir sur cette affaire
 Oûi fort attentivement
 Les raisons de Tircis & celles d'Arinant,
 Disons que l'Amant de Clarice
 Est le seul de qui le caprice
 D'un amour étranger fait la démangeaison;
 Car telle que soit la querelle,
 Tant que Clarice sera belle,
 Clarice aura toujours raison.



CINQUIEME DIGRESSION.

LE TRIOMPHE DE BELISE.

UN Cavalier d'une naissance très-considérable ayant pris une forte passion pour une jeune personne, dont l'esprit ne brilloit pas moins que la beauté, eut le malheur de lui voir épouser un Marquis, que des raisons de famille engagèrent ses parens à lui préférer. La belle consentit à ce mariage. Elle avoit de l'estime pour le Cavalier : mais, comme il n'étoit pas le seul qu'elle eût écouté, elle avoit reçu ses soins sans attachement, & s'étoit tenue toujours assez maîtresse de ses sentimens, pour s'ac-

commoder du choix qu'on feroit pour elle. Le Cavalier la perdit avec une douleur inconcevable ; mais il ne put cesser de l'aimer. Il lui rendoit mille agréables services, faisoit tout son plaisir de la voir, quand il en pouvoit trouver les occasions ; & lui ayant protesté en plusieurs rencontres, que malgré son engagement, il ne vivroit jamais que pour elle, il refusa tous les partis qui se présenterent, quelque avantageux qu'ils fussent pour lui. La belle Marquise devint veuve. Il s'attacha auprès d'elle plus que jamais ; & comme elle avoit beaucoup de mérite, il eut beaucoup de Rivaux. Tant de soupirans l'inquiéterent ; il ne put voir leurs assiduités sans quelque chagrin : mais il eut beau le faire pa-

roître, c'étoit l'humeur de la Dame. Elle aimoit le monde; & étant devenue maîtresse d'elle-même, elle crut devoir profiter de cet avantage. Sa Cour grossissoit de jour en jour. Chacun lui disoit qu'elle étoit aimable, & rien ne lui plaisoit tant que de se l'entendre dire par plusieurs bouches. Le Cavalier lui en faisoit quelquefois de galans reproches; & l'ayant trouvée un jour avec cinq ou six de ses amies, sans aucun de ses Rivaux, il dit les choses du monde les plus agréables sur un abandonnement si peu ordinaire. Il se mit ensuite à rêver profondément. On en fut surpris. Il sçavoit si bien parler, qu'on ne lui donnoit jamais sujet de se taire. Les Dames sont curieuses :

celles qui étoient de la conversation, voulurent sçavoir le sujet de sa rêverie. Il répondit qu'il faisoit réflexion sur la quantité d'Amans qu'avoit la Marquise, & qu'il en venoit compter plus de cinquante. Elles commencèrent toutes à rire, & de ce nombre d'Amans, & de la réflexion. La Marquise n'en fut point fâchée : une belle ne l'est jamais d'avoir des Adorateurs, quand même elle n'en aimeroit aucun; puisque le nombre est une preuve de son mérite. Une Dame des plus enjouées de la compagnie poussa la matière, & dit que ce qui l'empêcheroit de recevoir tous les vœux qu'on s'empresseroit de lui offrir, étoit qu'elle croyoit impossible d'avoir des Amans en si grand nombre, sans qu'il

y en eût de bien fatiguans. Elle ajouta qu'il y avoit apparence que le Cavalier connoissoit parfaitement les défauts de tous ceux qui s'étoient déclarés pour la Marquise, n'y ayant personne qui eût des yeux plus pénétrans qu'un Rival, quand il s'agissoit d'examiner ses Rivaux. Le Cavalier se contenta de répondre, qu'il n'y avoit aucun d'eux qui ne méritât d'être estimé, puisqu'on ne pouvoit aimer la Marquise sans se montrer de bon goût. On se récria sur cette douceur; & la Marquise, qui accusa le Cavalier d'être peu sincère, ne lui pardonna ce qu'il avoit dit de trop obligeant pour elle, qu'à condition qu'il feroit la peinture de tous ses Amans. Les Dames condamnèrent le Cavalier à lui obéir :

& comme ce qui approche un peu de la satire divertit beaucoup, elles lui firent une espèce de nécessité de parler contre ses Rivaux, ajoutant, pour l'y engager plus aisément, qu'on sçavoit bien qu'il ne feroit que des peintures de leurs manières plus plaisantes que satyriques, & qui ne diminueroient rien de leur réputation. La chose valoit bien qu'on y pensât. Le Cavalier demanda du temps, & voici ce qu'il envoya quelques jours après à la Marquise. Il fit faire une pyramide de cœurs, sur lesquels des Amours en l'air tiroient des flèches de tous côtés. Il y en avoit un qui faisoit la pointe de la pyramide, & qui sembloit dominer sur tous les autres. Il tenoit un cœur percé, qu'il regardoit,

On en remarquoit plusieurs sur des degrés de marbre, qui faisoient le pied de cette même pyramide; & ceux-là étoient en posture d'Amours qui se retirent, & qui ont leur congé. Tous ces Amours avoient des attitudes différentes, aussi-bien que ceux qui étoient dans les panneaux. A côté de chaque Amour on voyoit un chiffre, & ce chiffre avoit son rapport à un autre du même nombre mis au-dessus d'un petit discours mêlé de prose & de vers, qui expliquoit la nature de cet Amour. Il y avoit jusqu'à vingt-sept de ces Amours marqués par des chiffres; & ces vingt-sept articles qui les regardoient, étoient écrits en lettres d'or, dans un grand rideau au-dessous de la pyramide.

LE

LE TRIOMPHE DE BELISE.

1. *L'Amour entreprenant.*

CET Amour étoit à craindre pour vous. Il n'a jamais de respect; & comme il falloit que vous fussiez toujours en garde avec lui, vous avez bien fait de le chasser.

Ces indignes Amans qu'il vous avoit soumis,
Haïssant les discours frivoles,
Joignent les actions à l'ardeur des paroles,
Et croient qu'à leur feu tout dû être permis.

Sur ces entreprenans on n'a qu'un vain empire;
Ils ne vous aiment que pour eux;
Et de tels Amans, pour tout dire,
Sont plus débauchés qu'amoureux.

2. *L'Amour sans esprit.*

Cet Amour aussi maltraité de vous
Part. II. L

que de ses freres, dont peu le veulent reconnoître, a mis au nombre de vos Amans de pauvres esclaves qui sont à plaindre, mais qui sont en même temps si peu dignes que vous les confidériez, que vous ne lui avez point fait d'injustice en le bannissant.

Car enfin, on a beau me dire
Que qui pour de beaux yeux soupire;
Quoiqu'il soit sans esprit, peut aimer fortement.

Quand son amour seroit extrême,
Comme il s'agit de plaire, il faut que cet
Amant
Ait plus que de l'amour pour mériter qu'on
l'aime.

3. *L'Amour laid.*

Il n'est point, dit-on, de laides Amours. Je le veux croire; mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait de fort

laid Amans. Cet Amour vous en a soumis quelques-uns qui sont de ce nombre. Leur laideur vous a dégoûtée, & il s'est retiré de dépit.

Je sçais que la beauté n'est pas dans un Amant
Le plus nécessaire agrément:
L'amour, les soins, l'esprit, cela vaut mieux
sans doute.
Mais enfin quand on fait les offres de sa foi,
Il faut avoir du moins certain je ne sçais quoi
Qui mérite qu'on vous écoute.

4. *L'Amour causeur & vain.*

Que vous avez sagement fait de vous garder des Amans, dont cet Amour vous avoit attiré l'hommage! Si vous ne les eussiez chassés, leurs langues en auroient chassé bien d'autres.

124 *Le Code de l'Amour,*

Ces Causeurs éternels, & d'eux seuls amoureux,
Ne cherchent en aimant que ce qui peut paroître;
Et pourvu qu'on les croye heureux,
Ils s'inquiètent peu de l'être.

5. *L'Amour paresseux.*

Il y a beaucoup à risquer avec
de pareils Amans; & comme il est
difficile qu'ils n'ayent autant de paresse
que l'Amour qui vous les soumet,
vous n'en devez pas attendre
de grands soins à vous procurer des
plaisirs.

S'il faut que pour marier cet Amour se hasarde
A vous proposer quelqu'un d'eux,
De grace prenez-y bien garde;
C'est un Epoux bien froid qu'un Amant
paresseux.

6. *L'Amour tranquille.*

Cet Amour qui aime à se reposer,

ou les Décisions de Cithère. 125

& qui ne s'inquiète jamais de rien,
vous a donné des Amans qui vous
feront peu de bruit. A peine vous
diront-ils qu'ils vous aiment; & je
ne voudrois pas même assurer, qu'au
défaut des paroles, ils vous le fassent
connoître par leurs actions.

Ils vous verront souffrir leurs Rivaux sans se
plaindre;
Votre absence jamais ne les fera gémir;
Et même auprès de vous ils pourront s'en-
dormir,
Sans s'embarrasser, sans rien craindre.
Attirés par votre beauté,
Ils se font de vous voir une agréable affaire;
Mais ils fueroient, s'il falloit, pour vous
plaire,
Dérober quelque chose à leur tranquillité.

7. *L'Amour brillant.*

Vous avez obligation à cet Amour.

Il vous donne des Amans qui vous peuvent ôter le chagrin que vous recevez de la vue de quelques autres. Ils ont le bel air ; tout brille dans leurs manières & dans leur personne : ils fautent & dansent toujours : ils préfidant dans les ruelles galantes ; & il n'y a point de matières sur lesquelles ils ne trouvent abondamment à s'étendre.

C'est un torrent de mots qu'on ne peut arrêter :
Ils parlent , fans souffrir bien souvent qu'on réponde ;

Et chacun d'eux , tant qu'on veut l'écouter ,
Dit les plus jolis riens du monde.

Mais comme au feul brillant on doit peu
s'attacher ,

Ces Amans d'oripeau ne font point votre
affaire :

Vous aimez le folide , il faut toujours vous
plaître ,

Et c'est ailleurs qu'il vous le faut chercher ;

8. *L'Amour obftiné.*

Tous ceux que cet Amour a bleffés pour vous , lui reffemblent. Mais ne croyez pas que , quand il faudra vous aimer toujours , ils demeurent également obftinés. Leur obftination ne confifte qu'à vouloir fortement ce qu'ils veulent , & à l'emporter même contre ce qu'ils aiment , foit qu'ils ayent raifon ou non. Ceux qui font de ce caractère , n'en fortent jamais.

Tant qu'ils ne font qu'Amans , on trouve lieu
d'en rire.

Chacun a , leur dit-on , fes défauts favoris ;

Mais on en souffre un dur martyre ,

Quand ils font devenus maris.

9. *L'Amour prompt.*

Gardez-vous des Amans dont la

128 *Le Code de l'Amour,*
promptitude ne sçauroit se modérer.

Quiconque étant encore Amant,
Peut montrer sa colère à l'objet de sa flamme;
Quand il sera mari, pourra mal aisément
S'empêcher de battre sa femme.

10. *L'Amour soumis.*

Cet Amour est bien trompeur; &
les Amans qui le reconnoissent, ne
le sont pas moins. Vous les voyez
soumis, insinuans, complaisans; &
ils veulent tellement tout ce que vous
voulez, qu'il semble que les choses
les plus fâcheuses pour eux leur soient
agréables. Une si parfaite soumission
est à estimer; mais comme il est au-
tant d'hypocrites en amour qu'en
autre chose, on doit fort se défier
de la passion d'un Amant qui a trop
l'art de se posséder. En effet,

ou les Décisions de Cithère. 129

Il est bien mal aisé qu'on soit toujours le
maître

D'un amour dont l'ardeur ne sçauroit s'aug-
menter :

Plus cet amour est fort, & plus il fait con-
noître

Qu'il est sujet à s'emporter.

Mais comme ses transports marquent sa vio-
lence,

La belle qui les voit les pardonne aisément;
Et si par politique elle en gronde un moment,
Ce n'est qu'un chagrin d'apparence.

11. *L'Amour impérieux.*

Un je ne sçais quel Amour fier vous
a donné des Amans si impérieux,
qu'on peut dire qu'ils ne sçavent prier
qu'en commandant.

L'esprit le moins timide en est déconcerté;

C'est une hauteur sans égale,

Un sérieux qui glace, un air plein de fierté,

Une gravité magistrale

Qui s'explique toujours avec autorité.

130 *Le Code de l'Amour,*

De ces Impérieux cherchez à vous défaire.
Les Belles comme vous naissent pour com-
mander ;

Et tout Amant qui ne veut point céder ,
Semble n'être point fait pour plaire.

12. *L'Amour avare.*

Ceux que cet Amour gouverne, ne
peuvent offrir à leur Maîtresse qu'un
cœur partagé ; puisque leurs trésors
sont toujours ce qui leur est le plus
cher. Ils rompent toutes les parties
qui les pourroient engager à quelque
dépense ; & le moindre présent à faire
leur feroit quitter la plus belle per-
sonne du monde. Cependant, quel-
que attachement qu'on puisse avoir
pour le bien , on n'a jamais vérita-
blement aimé , qu'on n'ait cessé d'être
avare.

ou les Décisions de Cithère. 131

De cette passion c'est l'effet ordinaire :
D'un violent amour les Amans combattus
Changent leurs vices en vertus ,
Si tôt qu'ils ont dessein de plaire .
Ainsi l'on montre en vain l'ardeur des plus
beaux feux :

Qui n'est point libéral, ne peut être amoureux.
Dans un Amant l'avarice est infame.
A cent défauts pareils on se laisse entraîner ;
Et quand à sa Maîtresse on peut ne rien
donner ,
On retranche tout à la femme.

13. *L'Amour emporté.*

Les Amans qui suivent les loix de
cet Amour, sont d'abord tout de feu
pour leurs Maîtresses. Gardez-vous de
vous assurer trop sur ceux qu'il vous a
soumis : ils n'ont que des transports
violens , & leurs premiers soins sont
accompagnés d'un emportement de
passion qui ne laisse rien à souhaiter.

Mais tout ce qui est violent, n'est jamais durable ; & si vous y faites réflexion ,

De la force souvent la foiblesse a sçu naître :
 Pour avoir trop agi , cette force s'abbat.
 C'est ainsi qu'un grand feu qui jette un vif
 éclat ,
 S'éteint presque aussi-tôt qu'il commence à
 paroître.

14. *L'Amour languissant.*

Cet Amour est d'un caractère entièrement opposé à l'autre. Ceux qu'il fait brûler pour vous , ne vous parlent jamais que des yeux. Rien n'est plus triste que leurs manières : ils n'ont presque pas la force d'ouvrir la bouche ; & à voir leurs regards mourans , vous diriez qu'ils sont toujours au bord du tombeau. De pareils Amans ne sont pas

pas ceux qui aiment avec plus de violence.

Toute leur passion n'est que dans leur langueur ;
 Pour trop sentir , à peine ils se sentent eux-mêmes :
 Ce ne sont que soupirs , qu'abbatemens extrêmes ,
 Qui de l'amour étouffent la vigueur.

15. *L'Amour intéressé.*

Fuyez les Amans qui suivent les maximes de cet Amour. Ils ne peuvent aimer véritablement , puisqu'ils ont un autre but que celui de se faire aimer. Quelques charmes que puisse avoir une belle , ils sont moins touchés de sa beauté , que du bien qu'ils en espèrent ; & c'est ce qui les rend encore plus méprisables que les avarés,

qui peuvent au moins aimer fortement, pourvu qu'on ne leur demande rien de ce qu'ils ont déjà amassé. Qu'une belle personne plaise à ces avarés, ils chercheront quelquefois à se satisfaire, & n'examineront point s'ils pourroient trouver ailleurs plus d'avantages : mais

L'Amant intéressé ne regarde que soi
Dans l'hommage apparent qu'il rend à sa
Maîtresse.

Qu'une autre soit plus riche, il lui donne sa
foi,

Et perd, sans nul regret, sa première tendresse.

16. *L'Amour de gloire.*

Il est beaucoup de ces Amours dans le monde, & ils vous ont attiré quelques Amans : mais songez qu'ils s'at-

tachent moins à vous pour vous aimer, que pour faire croire que vous les aimez. Les soins qu'ils vous rendent, ne sont qu'un effet de leur vanité. La pensée qu'ils ont, que les apparences d'avoir quelque part dans votre cœur leur peuvent donner de la gloire dans le monde, vous seroit avantageuse, s'ils ne vouloient en même temps qu'on les crût aimés de toutes les autres belles qui ont un mérite extraordinaire, & auxquelles ils adressent leurs hommages aussi-bien qu'à vous.

C'est sans doute les estimer ;

Jamais un bon effet n'eut qu'une bonne cause.
Mais où l'amour n'est pas, l'estime est peu
de chose,

Quand on a, comme vous, de quoi se faire
aimer.

17. *L'Amour enjoué.*

Comme il est de toutes sortes d'Amours, il est aussi de toutes sortes d'Amans: Celui-ci n'a pas manqué de vous en soumettre d'enjoués & de baidins. Mais qui rit toujours, doit être suspect à une belle.

L'amour veut quelquefois un peu de sérieux.
Qu'un de ces enjoués pour vos beaux yeux
souponne,

Il a beau le jurer, vous n'en sçavez pas mieux
Si c'est tout de bon, ou pour rire.

18. *L'Amour délicat.*

Les flèches dont cet Amour a blessé
pour vous quelques-uns de vos Amans,
n'ont pas fait de fort profondes blessures. Ils sont toujours prêts à rompre.
Tout les choque, tout les chagrine:

des bagatelles leur paroissent des monstres, & ils ne croient jamais être aimés. Peut-être n'agissent-ils de cette sorte, que par un excès de passion: ils le disent, & je le veux croire. Mais enfin,

Quand ces plaintifs & trop fâcheux Amans
Auroient autant d'amour que de délicatesse,
Que seroient leurs empressemens,
Si jamais leur chagrin ne cesse?

19. *L'Amour grondeur.*

Tous les cœurs que cet Amour a frappés, ne sont que des cœurs d'Amans grondeurs, chagrins, inquiets, & propres à faire enrager la beauté la plus complaisante.

De semblables Amans ne le sont que de nom;
Et leur amour qui toujours gronde,
Peut s'appeler avec raison
Le plus vilain amour du monde.

20. *L'Amour coquet.*

Cet Amour vous a soumis des Amans assez agréables. Ils vous disent de fort jolies choses; & dès la première fois qu'ils vous voient, ils ne manquent point à vous faire les protestations les plus tendres & les plus remplies de passion : mais prenez garde de vous y tromper.

Tous leurs sermens d'amour sont sermens d'habitude :

En conter en tous lieux est leur unique étude.
Ainsi, quelque brillant qu'étaient vos appas,
Ils ont beau vous jurer qu'un fort amour les
touche,

Ils vous peignent des maux qu'ils ne ressentent
pas ;

Et leur cœur ne sçait rien de ce que dit leur
bouche.

21. *L'Amour jaloux.*

Si les Amans coquets aiment si lé-

gèrement, qu'ils ne se souviennent point des protestations qu'ils ont faites, si-tôt qu'ils ont quitté la belle qui les a reçues ; ceux que l'Amour jaloux a blessés, aiment au contraire avec tant d'excès, qu'on peut dire que rien n'approche de la violence de leur amour. Mais quoiqu'il semble que celles de votre sexe ne doivent rien tant souhaiter que des Amans fort passionnés, elles n'ont guère sujet de s'accommoder de ceux-ci.

Toujours la défiance au soupçon les entraîne.

Leur amour ressemble à la haine :

De leurs transports jaloux rien n'arrête l'éclat.
Sans cesse à ce qu'on aime imputer quelque
crime,

C'est ne l'estimer point ; & l'amour sans
estime

N'a jamais satisfait un cœur bien délicat.

22. *L'Amour capricieux.*

Si vous haïssez l'inégalité , ne vous attachez pas aux Amans que cet Amour vous a engagés. Vous les trouverez un jour tout de feu , & dans l'autre vous les verrez tout de glace. Après vous avoir montré une entière complaisance , ils ne pourront s'empêcher de vous faire paroître leur brutalité. Ils feront quelquefois prêts à se détacher de vous , & vous promettent ensuite une constance éternelle.

Quel fond faire sur un Amant
Dont vous craignez toujours que l'amour ne
finisse ,
Et qui dans son attachement
N'a pour règle que son caprice ?
Aujourd'hui tout à vous , demain presque
ennemi.

Ces inégalités sont des peines cruelles ,
Et n'accroissent point les belles ,
A qui toujours on doit être soumis.

23. *L'Amour rêveur.*

Cet Amour naturellement mélancolique n'a mis sous vos loix que des Amans aussi mélancoliques que lui. Ils rêvent toujours , parlent peu , ont plus d'application que les autres à examiner ce qui se passe ; & quand ils sont recueillis en eux-mêmes , ils font souvent des jugemens fâcheux de tout ce qu'ils voient. Ainsi une pareille rêverie n'est pour l'ordinaire qu'une sombre jalousie cachée , dont ils souffrent beaucoup , & qu'ils n'osent pourtant découvrir , de peur qu'on ne les rebute.

Dès que le nom d'époux a rendu ces Amans
 Maîtres de l'objet de leurs flammes ,
 Ils réforment l'abus qui causa leurs tour-
 mens ,
 Et font bientôt changer de conduite à leurs
 femmes.

Sur tout ce qui leur a déplu ,
 Et dont avant l'hymen ils n'ont osé se plaindre ;
 Ils parlent d'un ton absolu ;
 Et s'ils ne sont aimés , du moins ils se font
 craindre.

24. *L'Amour*

Je ne sçais quel nom donner à cet
 Amour. Il ne fait que des Amans qui
 aiment à leurs aises , & qui ne cher-
 chent qu'eux seuls en toutes choses.
 Ils prennent par-tout , sans façon , la
 place la plus commode , sans l'offrir
 à leur Maîtresse. Ils s'accommodent
 des meilleurs morceaux , & con-

tractent une habitude d'incivilité qui
 leur donne ce privilège.

De ce genre d'Amans l'amour n'est que du
 vent :

Leurs flammes les plus apparentes
 Pour le plus bel objet sont si peu violentes ,
 Que quand ils sont maris , de leurs femmes
 souvent
 Ils font leurs premières servantes.

25. *L'Amour douxereux.*

Cet Amour n'est ni froid ni chaud ;
 & ceux qu'il blesse , sont de même
 nature que lui. Sans avoir de cette
 langueur que produit le véritable
 amour , ils disent d'un ton lent quan-
 tité de douceurs , & les accompagnent
 de méchantes pointes appellées tur-
 lupinades , qui ne peuvent satisfaire
 un esprit bien fait.

Leur entretien est fade , & n'a rien d'agréable ;
Et pour vous , dont le goût est délicat & fin ,

C'est un ragoût bien misérable ,
Que les douceurs d'un Amant turlupin.

26. *L'Amour inconstant.*

Les traits que décoche cet Amour ,
sont en grand nombre ; mais ils font
des blessures si légères , que les cœurs
des Amans qu'ils frappent , en sont à
peine effleurés. Comme ils se trouvent
bien-tôt guéris , & qu'ils souffrent
peu , ils s'exposent volontiers à être
blessés de nouveau. Ainsi ils ont de
perpétuelles affaires , sans presque en
avoir , étant toujours plus prêts à en-
trer dans de nouvelles , qu'à pour-
suivre celles qu'on leur a vu commen-
cer. Je sçais qu'ayant autant de mé-
rite

rite que vous en avez , vous devez
moins craindre qu'une autre d'éprou-
ver leur légèreté.

Vous sçavez sous vos loix fortement engager
Ceux que de vos beautés le vif éclat occupe :
Mais comme un inconstant est sujet à changer ,
Vous en pourriez être la dupe.

27. *L'Amour constant.*

La plupart de ceux que les autres
Amours ont blessés , ont des manières
sur lesquelles on ne peut pas entière-
ment s'assurer. Ils ont beau marquer
de grandes complaisances pour ce
qu'ils aiment , elles sont d'une na-
ture qui peut faire bien-tôt finir leur
attachement. Je dis attachement , pour
ne pas dire tout-à-fait amour ; car
on abuse souvent de ce nom. Rien de

plus commun , & cependant rien de si rare , que ce qu'on peut dire véritablement amour ; rien de si peu ordinaire qu'un amour constant , quand même il se trouveroit qu'il fût véritable ; rien enfin qui soit tant dans la bouche , sans être presque jamais dans le cœur : il en faut demeurer d'accord. Chacun ne regarde que soi en aimant ; & il y a peu de personnes qui aiment leurs Maîtresses pour elles-mêmes.

L'Amant seul , qui jamais ne se lasse d'aimer ,
Doit être regardé comme Amant véritable.

Tout rempli de l'objet qui le sçut enflammer ,
Il ne voit rien ailleurs d'aimable.

Les devoirs qu'il lui rend , l'occupent nuit &
jour ;

De cent soins obligeans sa tendresse est suivie ,
Et le dernier soupir qui termine sa vie ,

Est encor un soupir d'amour.

Si des Amans de cette constance ont quelques défauts , on les doit attribuer à la nature , & non pas à leur amour ; & l'excès de leur passion , joint à une fermeté si estimable , les rend dignes d'être préférés à tous les autres. C'est par-là , aimable Belise , que je pense mériter que vous vous déclariez pour moi contre mes Rivaux. Je le dis , & crois le pouvoir dire sans être blâmé. S'il sied mal à un homme de courage de dire qu'il est vaillant , à un habile homme de faire vanité de son esprit , à une belle de vanter ses charmes , il sied bien à un Amant de dire qu'il aime , de le dire mille fois le jour , de le prouver , de peindre l'excès de sa passion , & de faire voir que personne n'a ja-

mais tant aimé , ni n'aimera jamais tant que lui. C'est ce que je fais : & comme je suis ce constant si rare à trouver , cet Amour constant qui est le mien , se voit placé au-dessus de tous les autres , & tient mon cœur comme l'unique qu'il ait pu connoître parmi tant de cœurs , capable d'aimer éternellement. C'est une vérité dont il ne se peut que vous ne soyez convaincue , pour peu que vous me rendiez justice. Je suis tout à vous , je vis tout pour vous , & je n'ai jamais eu d'yeux que pour vous. J'ai commencé à vous aimer dès vos plus tendres années. L'engagement que le mariage vous a donné , n'a point affoibli ma passion. Tous ceux qui vous avoient fait les mêmes protestations que moi ,

ont pris d'autres liaisons , sitôt qu'ils vous ont vu faire un heureux. Moi seul j'ai continué à vous aimer , & vous ne sçauriez douter que je ne vous aie aimée purement pour vous , puisque j'ai continué à vous aimer sans aucun espoir. Vous êtes devenue maîtresse de vous-même , & en même temps de ma destinée : vous en pouvez décider. Faisons un contrat , dont l'Amour règle lui seul les articles ; le mien déférera tout au vôtre. Ma vie , mes biens , ma fortune , tout est à vous ; & si la soumission que j'aurai à toutes vos volontés , n'est point entière , bannissez-moi pour jamais de vos yeux & de votre cœur. Oui , divine Belise , je vous parle sérieusement , quand je vous assure que

la grandeur de ma passion ne sçau-
roit être exprimée. Nous disons tous
que nous aimons, il est vrai; mais c'est
nous-mêmes que nous aimons. Tout a
rapport à nous; & de mille Amans, je
ne sçais s'il s'en peut trouver un seul,
qui aime sa Maîtresse seulement pour
elle. Je ne puis moi-même désavouer
qu'il n'y ait de l'amour-propre dans
celui que j'ai pour vous; autrement
il faudroit que je vous aimasse, sans
que j'eusse aucun plaisir à vous aimer.
Mais la différence qu'il y a entre mes
Rivaux & moi, c'est que je ne vous
aime par aucun des motifs qui les
attachent à vous. La plupart cachent
leurs défauts. Examinez-les; & pour
peu que vous leur donniez occasion
de paroître, vous verrez que le plus

concerté s'échappera, malgré la ré-
solution qu'il peut avoir prise de se
tenir sur ses gardes. Vous en avez
tant éprouvés, dont les défauts
vous sont connus; j'entends des dé-
fauts qui seroient impénétrables pour
une personne qui auroit moins de lu-
mières que vous. Pourquoi vous atta-
cher davantage à une épreuve si peu
nécessaire?

De nouveaux Soupirans vous viennent tous
les jours:

Mais sans qu'aucun Amant vous touche &
vous engage,

Voulez-vous avec les Amours
Passer le plus beau de votre âge?

Ces Amours vous servent en foule.
Mais quels Amours! Démêlez le mien
de cette foule, ou plutôt voyez qu'il

s'en démêle lui-même, & que sa constance & son ardeur méritent que vous le distinguiez. C'est ce qu'attend de vous celui qui aimera éternellement l'aimable Belise.



SIXIEME DIGRESSION.

AMOUR, si tu es le maître des cœurs, si tu embellis la nature en regnant sur elle, que le plaisir soit ton sceptre, que le myrrhe & le jasmin soient ton trône; & les tendres soupirs tes concerts: répans sur mon ame l'ambrosie que ta main de rose sçait préparer pour tes favorites: dissipe le poison mortel qui la déchire. Tu l'as versé dans ta vengeance, ôte-le dans mon repentir. Une indifférence criminelle insultoit à ton culte; un désespoir cruel me rend l'exemple de ta colere, & l'effroi des cœurs rebelles. Zétés sortoit de ton Temple; il étoit couronné de guirlandes, dont tes Autels sont parés: la

douce émotion que donne ta présence, coloroit son teint : les graces voltigeoient autour de lui , en secouant leur pinceau charmant ; une aménité brillante & noble répandoit la séduction sur son passage ; un parfum délicieux remplissoit les airs ; tous les objets resplendissoient de l'éclat de sa beauté ; ses yeux avoient toute la douceur & tout le feu des tiens. Je vis Zétés , & je l'adorai. Que dis-je ? Amour , c'est toi que je vis. Nul mortel ne peut être aussi séduisant que Zétés ; ou tu lui prêtas tous les attraits qui firent les délices de Pâris , & le désespoir de deux Déeses ; attrait funestes , volés à ta mere pour le tourment de mon cœur. Coupable d'avoir bravé tes loix , malheureux

de les avoir reçues dans ta colère , si tu as permis que Zétés n'aimât que Télide. Heureuse Hélène, le Berger d'Ida toucha ton cœur ; mais tu enflammas le sien. Une sympathie délicieuse unit vos ames : toute l'ivresse d'Idalie en confondit les mouvemens ; une chaîne , tissue par la main de Flore , vous lia l'un à l'autre. Quelle chaîne ! si les Immortels en furent jaloux , s'ils voulurent la briser dans leur dépit. Télide , cruelle Télide , une douce amitié faisoit le charme de nos jours. Nourries dans le Temple de Diane , nous en chérissions le culte & les plaisirs ; parce que nous les partagions. Si nous poursuivions ensemble un fan timide , les Nymphes légères voloient devant nous en

chantant une hymne à l'amitié ; les tendres Nayades en murmuroient la douceur ; les Sylvains la peignoient dans leurs danses ; les Satyres, l'effroi des forêts , fuyoient loin de nous, parce qu'ils l'ignorent Télide , tu m'as ravi Zétés , & je t'abhorre. Le jour funeste où je le vis à tes pieds, changea pour moi la nature entière ; tout reçut l'empreinte de ma douleur. Plaintive Amante de Céphale , je mêlai mes pleurs à tes larmes ; les malheureux se cherchent. Des tourmens cruels m'entraînoient ; un sombre nuage m'environnoit pour me déchirer ; il me peignoit le bonheur de Télide. Je voyois Zétés : il baignoit ses mains des larmes de l'Amour ; ses soupirs augmentoient mes cris ; la

trop

trop fidèle Echo les rendoit plus douloureux en les répétant : errante dans les déserts & sur les rochers , j'invoquois le triste sort des filles de Niobé. Jamais les Ménades forcenées ne déchirerent Panthée avec autant de fureur , que j'aurois poignardé Zétés. J'allois succomber à la violence de mes maux , s'ils ne m'avoient rapproché de ton Temple , Amour. L'air délicieux qui l'environne , pénétra mes sens éperdus : l'inscription qui en décore le portique , fit renaître dans mon cœur flétri une douce espérance : chaque mot excitoit un soupir. Quand je lus : C'est ici le Temple de la Félicité , puisque c'est celui de l'Amour , une tendre consolation se glissa dans mes veines ; un

frémissement inconnu s'empara de tout mon être. Je te crus apaisé, Dieu charmant & cruel : mes genoux chancelans, affoiblis par le contraste tumultueux de la crainte & de l'espoir, purent à peine me porter dans le Temple. Qu'y vis-je ? Hélas ! donne-moi la force de retracer ce tableau , & de l'effacer. Le dirai-je , Amour ? Le doux Hymen allumoit son flambeau au tien, pour éclairer l'union de Zétés & de Télide : tu le sçais, tu le vis. Le pâle cortège des ombres me déroba à la lumière : j'allois expirer dans le Temple de la vie. Je mourois en priant le Maître des Dieux d'ensevelir dans le même tombeau tes rigueurs, tes plaisirs, Zétés, Télide,

l'Hymen & moi. Des mains plus barbares que secourables dissipèrent le voile de la mort : je maudis une pitié qui alloit éterniser mes malheurs. Amour , inexorable Amour, sois le tyran des cœurs rebelles ; ils sont criminels : mais s'ils deviennent sensibles, tu dois les rendre heureux ; ils étendent ta gloire.



DIX-NEUVIEME QUESTION.

ON demande si N.... devoit être content d'aimer & d'être aimé d'une Dame à qui plusieurs autres auroient sçu plaire tour à tour, avant qu'il eût fait la conquête de son cœur. Il a été répondu : *Pourquoi, non ?*

L'Hymen est une emphytéose,
C'est un contrat à vie, & qui dure toujours :

L'Amour n'est pas la même chose ;
C'est un bail pour un an, pour un mois,
pour deux jours,

Plus ou moins, c'est suivant la clause ;
Et le terme expiré, chacun de soi dispose,
Et s'engage à d'autres amours.

L'avenir n'est encor qu'une vaine chimère,
Et tout le passé n'est plus rien.

Je consens qu'avant moi quelqu'autre eût été
bien

Avec l'objet qui m'a sçu plaire :
C'étoit son regne alors, aujourd'hui c'est le
mien.

VINGTIEME QUESTION.

ON demande s'il est plus avantageux d'être aimé d'une Dame très-belle & médiocrement sage, que très-sage & médiocrement belle. Il a été résolu, que *la beauté doit prévaloir.*

La beauté produit la tendresse ;
La tendresse à son tour fait naître les desirs ;
Les desirs forment les plaisirs ;
Et rien de tout cela ne vient de la sagesse.



VINGT-UNIEME QUESTION.

LEQUEL est le meilleur pour une Maîtresse d'avoir un Amant hardi en amour, mais d'une fidélité suspecte; ou d'en avoir un fidèle, mais craintif. L'assemblée s'est déclarée pour celle qui reçoit les marques de l'amour le plus pressant, sauf à elle *de changer d'Amans, quand son Amant changera de Maîtresse.*

A quoi sert la fidélité?

Un Amant morfondu dans la timidité,
Des plaisirs amoureux ne connoît point l'usage;

On en est bientôt ennuyé.

L'Amour n'aime qu'à rire, & veut du badinage;

Qu'importe après cela qu'un Amant soit volage:

S'il change, on change aussi: tant tenu, tant payé.

QUESTIONS D'AMOUR;

AVEC LEURS REPONSES.

LA rareté n'est pas la seule chose qui rende précieux ce qui nous vient de nos peres. Leurs productions plaisent encore par le naturel qui régné dans la manière dont ils conçoivent, & dont ils s'expriment. Quelque chose que l'on en veuille dire, leur galanterie valoit bien la nôtre: ils y employoient moins de jargons & moins d'appréts; mais, pour nous servir de leurs termes, plus d'amour & de simplesse. Tout ce que le mystère a de piquant, assaisonneoit leurs plaisirs: de là mille jouissances pour une, mille faiseurs avant la dernière. La naïveté

qui fait le caractère principal de leurs ouvrages, n'en excluait point la finesse; & ces questions pourroient en fournir une preuve. Elles ne font, à ce qu'il paroît, qu'une espèce de collection de quelques problèmes d'amour alors en usage: c'est donc l'esprit du siècle où ils étoient usités, qui y régne; on verra s'il manquoit de délicatesse.

A la tête de cette instruction galante se lisent ces mots: *S'ensuivent plusieurs questions d'amour avec leurs demandes.* Viennent ensuite les questions dont nous avons cru devoir abréger le nombre.

Demande. Je vous demande se

Amours avoient perdu leurs noms; comment les nommeriez-vous?

Réponse. Plaisant, sagesse.

D. Qui fait aux Amans jouir de ce qu'ils ont grant desir?

R. Humblement requérir & prier.

D. Quelle chose est aux Amans plus nécessaire, & qui plus leur vault, & au besoin plutôt leur fault?

R. Beau parler.

D. Par quelle manière peut mieulx cognoistre sage Dame celluy qui la prie d'aimer, s'il la prie de cuer & de bouche?

R. Quand il ne peut parler à elle sans muer couleur, il la prie de tout son cueur.

D. En quel moys sont les Amoureux plus malades?

R. Au moys de May.

D. Quelle chose est, que plus y en a en amours, & moins y sied?

R. Vaines paroles.

D. Qui fait souvent amours durer?

R. Courtoisie.

D. A quoy sont les Amans, qui qui veulent jouir d'amours, plus tenus?

R. D'aimer loyalement.

D. Qui est plus délectable aux Amoureux?

R. La bouche.

D. Comment se doit contenir qui veut d'amour jouir?

R. Venir loyalement, prier humblement, celer sagement, aimer parfaitement, parler courtoisement, être débonnaire à tous gens, & accointer par mesure.

D. Qui est l'ennemi d'amour, qui le château d'amours peut grever?

R. Esloingner.

D. Lequel aimeriez-vous mieux estre en amours, que amours fussent en vous?

R. Que amours fussent en moi.

D. Je vous demande si vous laisseriez oncques à prier femme pour peur qu'elle ne vous esconduist ?

R. Certes, oui.

D. Lequel endure plus de peine en amours, ou celui qui aime sans decouvrir son penser, ou celui qui le dit & a paour de faillir ?

R. Celui qui aime sans decouvrir.

D. Lequel aimeriez-vous mieux jouir d'amours & tôt finir, ou bon espoir à tousjours durer ?

R. Bon espoir à tousjours durer.

D. Trois

D. Trois femmes sont d'un même âge, & toutes trois vous aiment autant l'une que l'autre. L'une est très-belle, l'autre est très-riche, & l'autre est très-sage. Laquelle aimeriez-vous mieulx ?

R. La sage.

D. Lequel aimeriez-vous mieulx ou que vostre amy vous baisast, ou que vous le baisissiez tant qu'il dist hola ?

R. Que je le baisasse tant qu'il dist hola.

D. Lequel aimeriez-vous mieulx ou gésir avec vostre amye entre ses bras pour la baisir & accoler tant seulement, ou la tenir en un vergier

Part. II.

P

plein de fleurs pour parler à elle, sans plus ?

R. La tenir entre mes bras.

D. Se vostre amy estoit couché avec vous , & il avoit les mains & les piés liés , les lui deslieriez-vous ?

R. Certes oui.

D. Si vous trouviez la femme que vous aimez le mieulx en ung lieu secret , & il n'y eust que vous deux , & que homme ne le peust sçavoir , & qu'elle vous dist : Je vous abandonne le baiser & accoler tant seulement , & ne me demandez autre biclerie pour le présent ; la lerriez-vous aller ?

R. Oui , vraiment.

D. Dame , je vous demande , si vous aimiez par amour , le diriez-vous à personne du monde ?

R. Oui , à mon loyal amy.

D. Lequel aimeriez-vous mieulx estre jaloux de vostre amye , ou qu'elle fust jalouse de vous ?

R. Qu'elle fust jalouse de moi.

D. Je vous demande : Deux hommes aiment une femme , & elle n'en aime que l'un , & les mande venir tous deux , & ils viennent ; & elle prend de l'un un chappel de roses , & à l'autre elle donne le sien qui est de violettes ; si vous demande lequel elle aime le mieulx des deux ?

R. Celluy de qui elle le prend.

D. Une Dame mande quérir son amy pour coucher avec elle , par tel convenant qu'il ne la fera que baiser & accoler tant seulement , & il y

172 *Le Code de l'Amour*,
vient ; lequel fait plus l'un pour
l'autre ?

R. Il fait plus pour elle.

D. Lequel aimeriez-vous mieulx
que vostre amye vous aidast , &
amours vous nuisissent , ou que amours
vous aidassent , & vostre amye vous
nuisist ?

R. Que ma mye m'aidast.

D. Se vostre amye vous devoit
baïser quinze fois , les prendriez-vous
tous une fois , ou chascun à par soy ?

R. Chascun à par soy.

D. Se vostre amy estoit malade ,
& ne peüst garir , se vous ne lui don-
niez la moitié de vous , laquelle lui
donneriez - vous ?

R. Laquelle qu'il lui plairoit.

ou les *Décisions de Cithère*. 173

ÉDIT DE L'AMOUR.

L'AMOUR maître de l'Univers ,
Par la grace de la Nature ,
A tous ceux qui verront ces vers ,
Salut , & galante aventure.

Tout le monde connoît assez ,
Sans qu'il soit besoin de le dire ,
Les abus qui se sont glissés
En divers lieux de notre Empire.
Nous avons différé cent fois
D'y remédier par nos loix ;
Tantôt persuadés qu'au milieu des alarmes ,
Du tumulte , du bruit des armes ,
On entendroit peu notre voix ;
Et tantôt occupés à vaincre par nos charmes
Un Roi le plus puissant des Rois :
Après qu'un cœur plus grand que la terre
n'est grande
A fléchi sous notre pouvoir ,
Il n'est plus de saison que personne prétende
De ne pas faire son devoir.

P iiij

174 *Le Code de l'Amour,*

Mais parce que , sur-tout en France ,
Comme dans le climat que nous aimons le
plus ,
Et l'ordinaire lieu de notre résidence ,
Il nous est important de régler les abus
Qu'avoit des derniers temps introduit la
licence.

Après que pendant plusieurs jours
Nous avons eu sur cette affaire
L'avis de Vénus notre mere ,
Et de nos freres les Amours ;
Enfin dans notre Cour plénier
Séant avec les Jeux , les Graces & les Ris ,
Nous avons réglé la maniere
Dont nous voulons qu'on aime en l'Empire
des Lis.
Ce ne sont ni les soins , ni le respect extrême ,
Ni les soupirs , ni les pleurs même ,
Qui font croire qu'on est Amant :
Pour bien persuader qu'on aime ,
Il ne faut qu'aimer seulement.
Celui qu'auront charmé les attraits d'une
belle ,

ou les Décisions de Cithère. 175

Devra dans les commencemens ,
Pour s'insinuer auprès d'elle ,
Faire parler ses soins & ses empressements :
Mais s'il veut avancer affaire ,
Qu'il s'explique bientôt d'une façon plus
claire ,

Sans appréhender les dangers
Qu'il croit voir à ne se pas taire ;
Enfin qu'il parle , & qu'il espere
De ne point parler aux rochers.
Du reste , il ne faut pas s'attendre
Que nous allions ici marquer ,
Ni quand il faudra s'expliquer ,
Ni comment il s'y faudra prendre.

Que chacun donc en use à sa mode , à son sens ,
Assuré par l'amour lui-même ,
Qu'il est bien mal aisé de dire que l'on aime ,
Et de le dire à contre temps.
Que si le libre aveu qu'un Amant pourra
faire ,
Vient à fâcher la belle à qui seule il veut
plaire ,

176 *Le Code de l'Amour,*

Qu'il en fasse paroître un extrême regret ;
 Mais qu'il ne laisse pas de suivre sa carrière ;
 Et qu'il compte que la plus fiere
 N'est guère fâchée en secret.
 Ce n'est pas qu'il ne faille, en aimant une
 belle ,
 Etre touché sensiblement
 De tout ce qui peut venir d'elle ;
 Soit fierté , soit déguisement.
 Prétendre faire une conquête ,
 Et garder toute sa froideur ,
 C'est avoir bien plutôt un dessein dans la
 tête ,
 Qu'une passion dans le cœur.
 Qu'il lui témoigne donc sans aucun artifice ,
 Qu'il respecte en effet jusques à son caprice ;
 Mais que quelquefois il agisse
 Comme s'il ne la craignoit pas.
 C'est une maxime éternelle ,
 Que si jamais il ne fait rien
 Pour se mettre mal avec elle ,
 Jamais il ne s'y mettra bien.

ou les Décisions de Cithère. 177

Mais de tout ce qu'il devra faire ,
 S'il veut apprendre à bien juger ,
 Qu'il consulte les yeux qui sçurent l'engager ;
 C'est dans les yeux de la Bergère
 Qu'on connoît l'heure du Berger :
 C'est là qu'on peut sçavoir quand il faut qu'on
 profite
 Des bons mouvemens qu'elle aura.
 L'heure , en chiffres d'amour , en ses yeux est
 écrite ;
 Et qui sçaura lire , lira.
 Un Amant possesseur du cœur de sa Maîtresse
 Veut-il toujours lui plaire , & toujours la
 charmer ?
 Qu'il ait toujours pour elle autant de politesse ,
 De respect , de délicatesse ,
 Que quand il commença d'aimer.
 Pour faire durer une flame ,
 Il faut l'entretenir dans l'ame
 Par les mêmes moyens qui sçurent l'allumer.
 Souvent pour réveiller une ardeur languis-
 sante ,

178 *Le Code de l'Amour,*

Un peu d'absence fait grand bien :
Mais quand elle est trop longue , ou devient
trop fréquente ,
Le remède alors n'en vaut rien.
Enfin pour dire davantage ,
Il est dangereux d'être absent ;
Car il est plus d'un cœur volage ,
Qui pareil au miroir , ne conserve l'image ;
Que tant que l'objet est présent.
S'il faut qu'un démêlé survienne ,
Comme il ne manquera jamais ,
Que toujours l'Amant se souviene
De chercher le premier à refaire la paix.
On peut ou par dépit , ou par délicatesse ,
Contre les autres gens tenir jusqu'à la mort ;
Mais il faut contre sa Maîtresse
Croire toujours que l'on a tort.
Comme souvent la jalousie
Trouble de nos sujets la paix & le bonheur ,
Et que nous n'avons rien qui nous soit plus
à cœur ,
Que de bien assurer la douceur de leur vie ;

Nous leur recommandons à tous

D'éviter, s'il se peut, de devenir jaloux ;
Rien n'égale l'horreur d'un si cruel martyre,
Du reste, là-dessus que pouvoir ordonner,
Si nous ne feignons point de dire
Que nous n'avons pas même un conseil à
donner.

Si quelqu'un bien traité des belles
Fait des faveurs qu'il obtient d'elles
Un trophée à sa vanité,
Qu'il soit par-tout si maltraité,
Qu'il ne trouve que des cruelles.

Aimer à publier les graces qu'on reçoit ;
Marque ordinairement qu'on les sent comme
on doit.

En amour, c'est une autre affaire ;
C'est le bien ressentir, que de le bien céler.
Enfin l'ingratitude est ailleurs à se taire ;

En amour elle est à parler.

Nous voulons que ces Ordonnances,
Règlements, Statuts & Défenses

S'observent désormais dans l'Empire amoureux

Comme d'inviolables nœuds ,
 Sans qu'on puisse aller au contraire :
 Car tel est notre bon plaisir.
 Que si quelqu'un trop téméraire
 Contrevient à notre desir ,
 Pour voir son audace suivie
 Du plus grand châtiment qui puisse être
 exprimé ,
 Qu'il soit Amant toute sa vie ,
 Et qu'il ne soit jamais aimé.

F I N.

TABLE.